

EM55

ISSN : 2258-2649

D S

RECHERCHES HISTORIQUES

UNE TRADITION MENNAISIENNE

Les Frères botanistes
et autres naturalistes



Frère Louis Balanant
Ploërmel Mars 2021

**Une tradition
mennaisienne :**

**les frères botanistes
et autres naturalistes**

Frère Louis Balanant

Frères de l'Instruction chrétienne
Ploërmel mars 2021

Introduction

Toute congrégation a ses traditions et se distingue, par des traits spécifiques ancrés dans les temps et les lieux de sa fondation ; et pour un institut apostolique, par sa mission principale. La congrégation des Frères de l'Instruction chrétienne de Ploërmel est une congrégation enseignante et, à ce titre, ses membres se doivent d'acquérir de solides compétences en théologie, en pédagogie et dans les sciences humaines.

S'il est vrai que, dans les débuts, leurs Fondateurs, Gabriel Deshayes et Jean-Marie de la Mennais ont pu minimiser la science au profit de la vertu pour garantir aux enfants des écoles, en tout premier lieu, une formation chrétienne et humaine, bien vite Jean-Marie de la Mennais, en esprit averti, a su inciter ses frères à développer leurs connaissances et à acquérir un bon degré d'érudition dans les diverses disciplines de l'enseignement religieux et profane.

Ainsi, il recommande au frère Lucien Deniau, jeune frère enseignant en école primaire, de privilégier la préparation du catéchisme, mais aussi, dans le même temps, de se perfectionner surtout en grammaire, mathématiques et dessin linéaire. Et il place le frère Bernardin Morin près de Pleurtuit pour qu'il puisse prendre des leçons particulières de mathématiques et d'hydrographie auprès de M. Querret : ce qui en fera un des plus éminents formateurs du noviciat.

On peut donc dire que, dès l'origine, fidèles aux directives du Fondateur et également stimulés par les exigences académiques, les Frères, sans passer nécessairement, surtout dans les débuts, par l'Université, se sont efforcés de parfaire, personnellement, leur formation intellectuelle. Les lois Guizot, Ferry et autres ont été aussi incitatives à ce point de vue.

* * *

Quelques frères, plus que d'autres, se sont illustrés dans l'une ou l'autre branche des sciences, des langues et des lettres ou dans certaines disciplines artistiques. Il apparaît que les sciences de la nature, surtout la botanique, ont attiré bon nombre parmi eux.

Dans la première moitié du XX^e siècle, quelques noms surgissent immédiatement : au Canada, par exemple, les frères Irénée-Marie Caron, Cléonique-Joseph Bablée, Hormisdas Gamelin, Louis-Arsène Bizeul, dont la renommée a largement dépassé leur pays d'origine ou de mission. Plus modestement, d'autres ont acquis, dans une sphère plus restreinte de leur activité

professionnelle, la réputation d'une grande expertise en leur domaine, précurseurs ou successeurs de cette lignée canadienne.

La vocation scientifique de ces frères s'enracine souvent dans un premier attrait pour la nature, attrait éveillé en famille ou à l'école au contact d'un professeur attentionné. Des études universitaires, une formation personnelle développée par des lectures, des sessions spécialisées et le contact avec les grands spécialistes en la matière, mais surtout des journées entières de loisirs consacrées à la recherche sur le terrain expliquent la compétence et le renom acquis par ces frères.

Ce qui frappe aussi dans l'histoire de ces hommes, c'est leur ouverture d'esprit et un grand éventail de leurs capacités et de leur savoir-faire. Inventeurs, linguistes, pédagogues, religieux exemplaires, hommes de relations et de contacts, loin de certains clichés du savant socialement inadapté, ils attirent notre admiration par la variété et la diversité de leurs compétences et de leurs engagements.

*
* *

Ce numéro de RECHERCHES HISTORIQUES voudrait rappeler le souvenir de ces Frères qui ont fait et font encore la fierté de la congrégation. En ces jours où l'écologie et le respect de la nature sont au cœur des préoccupations de notre monde, ces hommes de science restent une référence pour nous.

Nos « Chroniques », les divers tomes du « Ménologe » ainsi que nos « Archives », générales et provinciales, ont été largement utilisées pour la rédaction de ce numéro. Je voudrais particulièrement souligner la participation active et fraternelle de M. François Boutin, archiviste de La Prairie, pour l'apport de textes et de photos concernant l'histoire de nos Frères au Canada.

Frère Louis Balanant

I

DES GRANDS NOMS DE LA BOTANIQUE ET DES SCIENCES DE LA NATURE

Le frère Cléonique-Joseph BABLÉE (1886-1965)

Parmi les frères qui ont marqué la congrégation par leur savoir et le rayonnement de leur science, le frère Cléonique Bablée est, sans conteste, l'un des plus éminents dans le domaine de la botanique. Le « docteur », comme on l'appelait familièrement au Canada, se distinguait par une intelligence et une érudition de très haut niveau ainsi que par une compétence pédagogique novatrice et unanimement reconnue. C'était aussi un religieux fidèle et ferme dans ses convictions, d'un dévouement exemplaire mais en même temps un homme d'une personnalité complexe marquée par une timidité native et qui avait du mal à extérioriser ses sentiments et ses richesses intérieures en communauté.

On ne peut présenter son parcours de « botaniste » sans l'intégrer dans l'ensemble plus vaste d'une biographie inscrite, d'abord, dans l'histoire mouvementée de la congrégation des Frères de l'Instruction chrétienne aux premières heures du vingtième siècle, la décennie de 1900-1910 aux temps de sa formation en Bretagne, puis dans les cinquante années qui ont suivi, au cœur du développement remarquable de la province canadienne de l'Institut. L'autobiographie que nous a laissée le frère Cléonique ainsi que la notice du frère Robert Marcotte (Chronique N° 249 de janvier 1967, pp 48 à 55) constituent nos références dans cette évocation.

Enfance et vocation.

Julien Isidore Bablée naît à Cesson, près de Rennes, le 9 mai 1886. Il est le second enfant d'une famille qui comptera quatre filles et trois garçons. Peu après la naissance de Julien le père s'installe à Pacé, commune voisine, comme gardien et jardinier au château de La Rossignolière. Julien y découvre déjà, avec émerveillement, les joies

de la vie en campagne. La famille, s'agrandissant, s'installe à Betton, toujours aux approches de Rennes, dans une petite ferme située à quatre kilomètres du bourg.

Inscrit à l'école des Frères, Julien se fait remarquer par ses excellents résultats scolaires et son comportement exemplaire. À onze ans, il envisage une carrière d'imprimeur chez Oberthur à Rennes, mais sur les propositions insistantes du directeur, le frère Louis Rouaux, il entre au juvénat de Livré où l'apprentissage de la vie du pensionnat s'avère difficile pour ce campagnard timide. Mais, grâce à d'excellents résultats scolaires, il s'intègre assez vite et apprécie les jeux et les promenades avec leurs temps libres où « je me nichais dans un petit coin et travaillais avec mon couteau à faire des roues dentées pour des engrenages : instinct de bricoleur, pour imiter papa et monter peut-être une machine de mon invention. Cependant, les fleurs m'intéressaient beaucoup et j'étais heureux lorsqu'un frère m'en nommait. C'était rare. Depuis ce temps-là je connais « l'ancolie commune » Déjà pointe en l'enfant les futurs talents de chercheur et d'inventeur.

À 13 ans, il entre au postulat de La Guerche, puis, l'année suivante, au grand postulat de Ploërmel. Nous sommes au début d'août de l'an 1900 : le 6 août, la translation des restes du Père de la Mennais au caveau de la chapelle de la maison-mère rassemble tant de monde que la rentrée des postulants ne peut se faire que le 10 août. Grosse déception pour les jeunes, privés de cette grande manifestation. Durant cette année, Julien Bablée apprécie beaucoup ses professeurs, mais particulièrement le frère Irénée (Brillet), professeur de géométrie, physique, chimie et dessin. « Il me faisait dessiner beaucoup, surtout les fusains, et favorisait mon attrait pour la botanique. Il me fournit une flore et m'initia à l'usage des tables dichotomiques. Je fis ma première identification sur les bords de l'étang de Ploërmel, où nous allions souvent pour le bain. Je trouvai correctement : *Spiranthes autumnalis*, comme on disait en ce temps-là. »

Non admis à la prise d'habit du 8 septembre 1901, parce que trop jeune, il entre au noviciat le 2 février 1902. « Le jour de la vêtue, j'étais au comble du contentement, presque fou de joie, mais d'une maladresse incroyable, courant partout, butant contre tout le monde. Ma soutane ne se levait pas à temps. La merveille, c'est que je ne réussis pas à la déchirer ni à dégringoler. » Première expression d'une gaucherie qui le caractérisa toute sa vie.

À cette époque, les noviciats de France (Ploërmel et Hennebont) comptaient plus de 100 novices par an : 124 en 1901, 112 en 1902, en deux rentrées, le 2 février et le 9 septembre. Ploërmel pouvait accueillir le plus gros nombre (80 et plus) et Hennebont, environ une quarantaine. Avec ses confrères, anciens du postulat de La Guerche de Bretagne, le frère Cléonique-Joseph fut dirigé sur Hennebont. La vie y était plus austère qu'à Ploërmel et les conditions matérielles plus précaires. Mais, écrivant à sa mère, le novice lui disait de ne pas s'en inquiéter car « Ici, je suis en paradis. »

Le noviciat se passa tranquillement, mais il se termina par des vœux privés (février 1903), « ce qui laissait soupçonner que les choses allaient mal tourner. Les juvénistes et postulants avaient été remis à leurs familles. Le scolasticat commença normalement : 108 scolastiques avec le frère Engelbert comme directeur¹. Il s'agissait maintenant de préparer le brevet. » Ce qui se fit sans problème pour le frère Cléonique.

L'exil, le Canada et les États-Unis

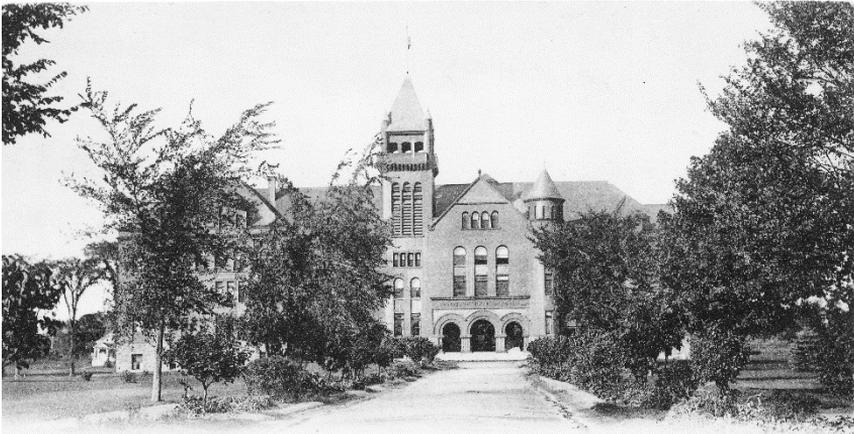
Après le vote du 18 mars 1903 de la Chambre des députés qui refusait en bloc l'autorisation aux congrégations enseignantes, suivi de la loi du 7 juillet 1903 qui interdisait l'enseignement aux religieux enseignants, les Supérieurs organisent le départ vers l'étranger (Canada, Haïti, Rocheuses, Moyen-Orient) aux jeunes et aux frères qui optent pour l'exil. Le frère Cléonique fait partie du groupe des 36 frères et scolastiques qui débarquent à Montréal le 19 juillet 1903.

Il a la chance d'être choisi pour fréquenter l'école normale de Plattsburgh aux États-Unis. Il est l'un des 15 *French Boys* qui, à partir de novembre 1903 et pendant deux ans, s'y perfectionnent en anglais, acquérant une maîtrise parfaite de la langue, écrite et parlée, le frère Cléonique se distinguant particulièrement parmi ses confrères.

¹ En fait, Frère Angebert Caroff et non frère Engelbert-Marie, qui était correcteur au Bureau des Études. Le frère Cléonique le retrouva plus tard à La Prairie



La Prairie 1903 –Maison provinciale : il y avait une allée d'environ quatre ou cinq arpents qui menait à la maison provinciale



Copyright 1918 by the Rotograph Co.

A 6237 State Normal School, Plattsburg, N. Y.

Plattsburgh- l'école normale où scolastiques et frères étudièrent de 1903 à 1905. Fondée en 1889, elle fut détruite par un incendie en 1929.

De 1905 à 1910, il fait ses premières armes dans l'enseignement à l'école paroissiale de Plattsburgh. Après une première année d'apprentissage plutôt pénible, il prend de l'assurance et développe une pédagogie personnelle par des procédés inédits, parfois bizarres mais finalement couronnés de succès au meilleur bénéfice de ses élèves. Cette originalité se retrouvera tout au long de sa carrière enseignante, jusqu'en Université lorsque l'opportunité lui en sera offerte.

1911 : une petite année à l'Assumption Institute de Plattsburg auprès des scolastiques et juvénistes américains. De 1912 à 1916, retour au Canada au scolasticat de La Prairie. Durant les vacances, le frère Cléonique commence l'exploration des rives du lac Saint-Pierre et le frère Louis –Arsène Bizeul, provincial, lui confie l'entretien du jardin botanique du frère Euphrosin, délaissé par son initiateur. Les promenades des scolastiques étaient l'occasion de vivre d'agréables moments de détente et d'étude enrichissante de la nature, troublés parfois en fin de parcours par l'angoisse de ne pas retrouver le chemin du retour.

Premières promenades scientifiques.

De 1916 à 1918, retour aux États-Unis comme professeur au High School de Plattsburgh. L'horaire d'enseignement libérait l'après-midi et les temps de vacances autorisaient de plus longues sorties. C'est de cette époque que l'on peut dater les débuts de la vocation botaniste du frère Cléonique. Laissons-lui la parole :

« Une réputation de botaniste commençait à se répandre à mon sujet, j'en fus bientôt très ennuyé, car, en fait, je ne connaissais pas beaucoup de plantes. Pour apprendre les véritables noms une fois pour toutes, je résolus de collectionner et d'identifier toutes les plantes des environs jusqu'à 8 ou 10 kilomètres de distance. Au printemps 1917, je me mis en campagne, seul, trois fois par semaine, parcourant un jour telle route, un autre telle autre route.

Au bout d'un an, j'avais un herbier de 600 plantes, collées et identifiées et un peu plus tard, juin 1918, j'avais ramassé ce qu'il y avait de plus visible, sinon de plus intéressant, dans les environs de Plattsburgh, mon herbier comprenant alors environ 800 plantes classées, dans une caisse que je construisis tout exprès pour le contenir.

Mes sorties préférées se faisaient le long du fleuve Saranac, tantôt sur une rive, et tantôt sur l'autre... C'est là que j'ai écouté avec ravissement les plus beaux concerts de forêt... (*et de comparer les sonorités de la forêt aux divers accords d'un orchestre*). N'approchaient de cela que les symphonies des vallons, des chemins creux et des crêtes vives des environs de Ploërmel.

Que de fois je me suis arrêté en muette contemplation, peiné de me détacher d'un paysage qui me reprochait ma désertion égoïste, de laisser un torrent rugir sans témoin sous ses masses d'écumes bondissantes, un ruisseau vagir ou rire aux éclats tout seul, de quitter la compagnie des grands arbres, amis et conseillers qui, silencieux, avaient chacun quelque chose à me dire, une dure vie à me raconter, ou qui psalmodiaient en chœur quand ils avaient pris le vent. »

L'âme d'un poète et d'un spirituel vibre dans le cœur et l'âme de tout vrai botaniste.

Et notre chroniqueur continue son récit :

« Mais par contre il suffisait de peu pour me mettre en peur et m'égarer. Un jour, je descendais la Saranac lorsque, passant en des terrains secs et chauds, je rencontrai un *cooper snake* qui s'enroula de suite et sembla vouloir sauter sur moi. Je pris refuge derrière un arbuste voisin où se trouvait heureusement un caillou assez gros, avec un bord tranchant. Je saisis le caillou et le lançai où se trouvait le reptile, et le caillou lui tombant juste dessus, le sectionna. Je déguerpis de la région.

Une autre fois, j'entrai dans un bois très fourni. Une bête passa inaperçue à quelques pas. Quelque chose comme une panique m'envahit. Je cherchai mon chemin que je croyais tout près, mais en vain. J'étais perdu ; je circulais, revenais, sortais du bois, essayais tous les moyens d'orientation que je connaissais ; rien n'y fit. Je donnais des coups de pied aux arbres, grimpai dans un ou deux. Inutiles fatigues. Je me reposai et m'assis, peut-être une demi-heure, me levai et partis dans une direction apparemment quelconque. Or c'était le chemin même par lequel j'étais rentré. L'équilibre sympathico-moteur rétabli, les organes de direction rentrant en fonction, je me retrouvai. »

À Plattsburgh, un confrère de communauté, le frère Alix-Marie Fresnel accompagna, un moment, le frère Cléonique dans ses randonnées, mais son intérêt se portait surtout sur les papillons et les insectes. C'est ainsi que le botaniste commença également à collectionner les insectes et à les classer pour son propre compte.

Au bureau des études de La Prairie : 1918-1924.

Après la retraite de 1918, le frère Cléonique est désigné pour le Bureau des Études de la Prairie, chargé plus spécialement des **cours de dessin** par correspondance. De la préparation de ces leçons, il tira deux fascicules intitulés *Academic Drawing*. Il perfectionna son talent en s'inscrivant pendant cinq ans à des cours d'arts aux États-Unis. Ses dessins à la plume lui attirèrent les éloges des correcteurs. À son départ de La Prairie en 1924, il dut abandonner cette formation au deux-tiers de son parcours. Il maîtrisait cependant suffisamment son art pour illustrer un grand voyage de dix jours à la lune dans un *stellavion* spécial et imaginer les diverses péripéties de cette expédition d'avant-garde et faire rêver les juvénistes de l'époque.

Les supérieurs, les frères Louis-Arsène et Joas, confièrent au frère Cléonique un nouveau projet d'aménagement d'un jardin écologique à l'emplacement du jardin botanique abandonné par le frère Euphrosin-Joseph Rousselin en l'assurant de la participation des jeunes en formation. Ceux-ci manquèrent à l'appel et le frère Cléonique assumait, seul d'abord, ce travail mais sera aidé à partir de 1922, par frère Hermas-Marie Gauthier qui sera la cheville ouvrière du projet. On en reparlera plus loin.

Hawkesbury, 1924-1929

En juillet 1924, le frère Cléonique est placé à Hawkesbury dans l'Ontario pour y enseigner l'anglais, la physique et la géométrie. On lui confia surtout l'enseignement du grec et du latin. Du latin, il connaissait quelques rudiments, mais du grec, absolument rien, en dehors de l'alphabet et des racines et autres emprunts de la langue française.

« Je me mis donc à l'étude immédiatement, écrit-il, garnissant ma mémoire des règles de la grammaire, faisant des tableaux de déclinaison, récitant et récitant encore le tout à moi-même, étudiant les exercices en comparant le texte avec la traduction et en voyant comment cela serrait la grammaire... À la fin des vacances, j'avais du matériel de prêt pour trois mois. Je parlais et écrivais au tableau, quasiment aussi vite en grec ou en latin qu'en français... »

Dès le premier cours, il s'aperçut des lacunes de ses élèves en latin qu'ils avaient étudié pendant deux ans déjà. Il mit au point sa stratégie pédagogique et en fin d'année les élèves passèrent avec succès les examens d'Ottawa. Mais, quelle somme de travail pour le professeur ! Dans ses moments libres, il continua à herboriser dans la région.

Congé en France.

Comme quelques autres frères émigrés au Canada, et avec l'aval des supérieurs, le frère Cléonique ne s'était pas présenté à la conscription de la guerre de 1914-1918 et était considéré comme insoumis. En 1929, il put obtenir la régularisation de sa situation militaire et 26 ans après, il pouvait retrouver le sol français pour un congé et un repos bien gagnés. Son père était mort en 1920 à l'âge de 60 ans, son plus jeune frère était décédé lui aussi en 1919, d'une maladie contractée à la guerre, mais sa maman vivait, hébergée chez une de ses filles, à Domloup près de Rennes.

L'école supérieure Saint-Stanislas à Montréal, 1929-1944.

Le doctorat ès sciences.

À son retour de France, le frère Cléonique fut placé à l'école supérieure Saint-Stanislas de Montréal avec un horaire d'enseignement plus aéré et la possibilité de fréquenter l'Université. Il y suivit les cours de botanique générale du frère Marie-Victorin (F.E.C.) et des cours de chimie et de biologie. Il se mit à l'étude de l'allemand, langue utile en botanique et obtint le baccalauréat ès arts et la licence de science en 1931. Il avait 45 ans.

Après deux ans de repos relatif, il sollicita le patronage du frère Marie-Victorin pour la préparation d'un doctorat. Il suggéra lui-même le sujet de la thèse : *l'étude de l'évolution de la flore laurentienne*, sujet pour lequel ses recherches précédentes l'avaient préparé. Il explora donc méthodiquement une partie suffisante du territoire et un grand nombre de lacs, collectionnant et identifiant tout ce qu'il rencontrait. La thèse fut rédigée au cours de l'année 1935 et la soutenance fixée au 6 mai 1936. Le frère Cléonique y déploya tout le talent qu'on lui connaissait avec force tableaux et graphiques et un appareil de sa confection. Le jury ne prit que quelques minutes pour délibérer et, à l'unanimité, *conféra au frère Cléonique F.I.C. le titre de docteur es-sciences, avec la plus haute distinction*. Le rapport joint signalait

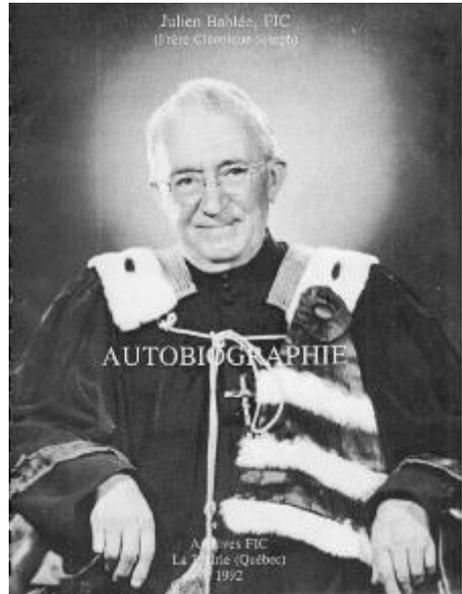
également une maîtrise excellente de la langue française et évoquait la présence du frère Louis-Arsène Bizeul, provincial F.I.C., connu davantageusement dans le monde botanique de l'Amérique, en particulier pour ses travaux à Saint-Pierre-et-Miquelon.

Après un tel succès, amplement mérité, le Frère Cléonique ne crut pas devoir s'endormir sur ses lauriers. Les champs d'exploration ne manquaient pas et l'éventail de ses projets était vaste. Malheureusement, la plupart restèrent à l'état d'ébauches. Signalons pourtant un article sur

Quelques additions à la flore du Québec, paru en 1937, et une brochure intitulée *Études sur les dunes et les champs de sable*, publiée en 1942 par les soins du gouvernement. Dans ses tiroirs, il a laissé, en manuscrit, une recherche très élaborée de la flore du mont Royal, fruit de deux années d'une exploration assidue et méticuleuse, en collaboration avec le frère Corentin Guertin : 80 500 arbres furent identifiés et dûment cotés, donnant lieu à un vaste plan d'ensemble pour la conservation et le développement rationnel du boisé de la région. Un travail similaire est également resté sous le boisseau : *Les boisés de la région de Chambly*.

Activité réduite. Enseignement à l'Université

À partir de 1941, les crises cardiaques s'étant multipliées, le Frère Cléonique dut freiner son activité. La Maison principale de La Prairie l'accueillait de nouveau en 1944. Il y partagea d'abord son temps entre ses travaux de botanique et l'enseignement de l'anglais au scolasticat. Ayant acquis la certitude que personne après lui ne pourrait convenablement tirer parti de son immense herbier, il en fit don à l'Institut botanique de l'Université de Montréal.



En 1945, puis en 1951 et en 1954, l'Institut pédagogique universitaire Saint-Georges lui confiait le cours de pédagogie de l'enseignement des mathématiques. Chacune de ses leçons était un délice, non seulement à cause de la multitude d'appareils de sa fabrication, plusieurs articulés, dont il illustrait ses démonstrations de « géométrie mécanisée », mais aussi grâce à l'aisance de l'exposé et au charme d'une langue éminemment littéraire.



Malgré une santé de plus en plus précaire et des problèmes cardiaques sérieux, il put continuer encore à rendre service. Délaisant le jardin botanique confié à d'autres mains, il se consacra, pendant cinq ans, à la refonte complète de notre manuel de géométrie. Il en résulta un fort volume de 450 pages publié peu après et la matière d'un second tome encore dans les cartons.

* * *

C'est en France, au cours de son congé durant l'été 1965, que la mort vint le chercher. Au Canada et spécialement à La Prairie, la nouvelle causa une espèce de stupeur : comment imaginer la Maison principale sans le frère Cléonique ? Il fallut se résigner à l'inévitable : le « docteur » n'était plus. Mais le souvenir vivra longtemps de cet esprit supérieur, de ce religieux aux convictions profondes, bien que guère expansives.

Le frère Irénée-Marie CARON (1889-1960)

Le F. Irénée-Marie est très probablement l'homme de science le plus important que l'Institut des Frères de l'Instruction chrétienne ait produit au Québec, affirme le frère Gaston Roy, auteur d'une notice biographique développée du frère Irénée-Marie Caron.

Thomas-Joseph Caron, le cinquième d'une famille de onze enfants, est né à Saint-Boniface de Shawinigan le 2 décembre 1889. En 1896, la famille quitte Saint-Boniface pour Grand-Mère, nouveau centre industriel. Là, le jeune Thomas fréquente l'école ouverte par les Frères en janvier 1902. Il entre au juvénat de La Prairie en juillet de la même année et prend l'habit religieux le 15 août 1905 sous le nom de F. Irénée. En 1926, après la mort en France d'un autre F. Irénée-Marie (Brillet), il ajoutera Marie à son nom, avec l'autorisation du F. Jean-Joseph, Supérieur général. Il fit une partie de son scolasticat à La Prairie et alla le terminer à Plattsburgh pour se perfectionner dans la langue anglaise. Un de ses frères cadets (1891-1988) le suivra au noviciat en 1907, prendra le nom de frère Donat-Alphonse et est également connu dans la congrégation, surtout comme Secrétaire général, poste qu'il a tenu à Jersey pendant 34 ans, de 1936 à 1970.

Le frère Irénée débute dans l'enseignement en 1907 à Saint-François-Xavier de Montréal. Puis ce seront les établissements de Saint-Casimir, l'Académie Saint-Paul de Montréal (La Mennais) et Saint-Marc de Shawinigan. Il se révèle excellent enseignant. Un de ses anciens élèves, le frère Edgard Delorme témoigne : « Le frère Irénée était un excellent maître et les 33 élèves que nous étions, l'admirions beaucoup. Il savait en quelques coups de craie de couleur illustrer un point important de ses leçons. » Dès 1919, il s'intéresse à la radio, sans oublier la poésie, la littérature, les langues latine et grecque. Mais il se tourne de préférence vers les sciences physiques et naturelles. En 1922, on le retrouve au bureau des Études à La Prairie où il peut mettre ses talents au service de ses frères. Dès que l'occasion lui est offerte, il s'inscrit à la faculté des Sciences de l'Université de Montréal et y obtient facilement une licence puis se laisse persuader par le F. Marie-Victorin, FEC, de préparer un doctorat sur les Desmidiées des environs de Montréal.

Il obtiendra des bourses du gouvernement provincial pour explorer les tourbières à Desmidiées en d'autres régions du Québec. Dans ses nombreuses expéditions scientifiques, le F. Irénée ne ménageait pas sa robuste constitution. En 1945, il fut victime d'une congestion cérébrale dont il se remit difficilement. On dut lui enlever un oeil pour sauver l'autre. Une circonstance banale — extraction de dents — provoqua une thrombose coronaire qui l'emporta le 29 février 1960.

Le F. Irénée a été un très grand savant. En plus des Desmidiées, il a touché à beaucoup de sujets. Avec des amis, dès les débuts de la radio, il a monté un appareil de TSF et communiqué avec d'autres amateurs avertis. Il a fait preuve d'ingéniosité en inventant lui-même ses instruments de travail, entre autres, « son » microscope. Suivons-le dans l'histoire de sa formation et de ses recherches.



Études et préparation de la thèse de doctorat

En 1935 – il avait 46 ans- le frère Irénée obtient sa licence ès sciences et, à l'instar des frères Cléonique Bablée et Hormisdas Gamelin, entend continuer en entamant une thèse de doctorat. Il lui faut batailler dur avec les autorités universitaires pour le choix des sujets. Les trois thèmes qu'il propose sont rejetés et il se rabat sur la proposition : *Étude systématique et écologique sur les Desmidiées de la tourbière Saint-Hubert.*

Ce sujet suppose l'étude physiographique de la tourbière de Saint-Hubert, le sous-sol sur lequel il repose, les variations saisonnières du pH (acidité de l'eau), les associations de Desmidiées qu'on observe à telle et telle époque de l'année, c'est-à-dire la périodicité du développement de ces algues, etc... Pour la classification des Desmidiées, il faut préparer plusieurs centaines de micro-préparations, de microphotographies, et beaucoup de dessins et de tableaux et graphiques comparatifs. C'est là une belle thèse.

C'est ainsi que le frère Irénée présente son futur travail au frère Hipparque, son supérieur. Et il ajoute :

« J'attends votre réponse pour me procurer les livres d'études sur les Desmidiées, sur les tourbières et sur les préparations microscopiques. Je pourrais travailler tout l'hiver en faisant de la préparation éloignée. Quand viendra l'été, il faudra me mettre en campagne avec des éprouvettes, des filets à planctons. J'ai un microscope, une centrifugeuse pour précipiter les algues microscopiques. En fait de matériel, il ne m'en manque pas beaucoup. » Les perspectives sont bien tracées, l'autorisation est obtenue. Pendant plus de deux ans, le frère Irénée va donc pourchasser méthodiquement et avec une patience inlassable les algues microscopiques de la région.

Mais qu'est-ce qu'une Desmidiée ?

Les dictionnaires classiques ignorent ce mot. Mais le frère Irénée nous en apprend la nature et l'utilité. Ce sont des micro-algues vertes que l'on trouve principalement dans les eaux douces, mais pas exclusivement. On en compte une quarantaine de genres et de 5 à 6000 espèces. Ces desmidiées servent de base à l'alimentation de beaucoup de protozoaires, de tous les petits poissons des tourbières, des étangs et des ruisseaux qui y prennent leurs sources et aux têtards des grenouilles et de crapauds qui y pullulent toujours.

« Nous avons trouvé des protozoaires du groupe des infusoires ciliées littéralement bourrés de Desmidiées. Ils forment l'alimentation végétarienne des alevins presque à l'exclusion de toute autre chose ; les protozoaires servent de base à leur alimentation carnée. Les nombreux petits poissons dont nous avons examiné le contenu stomacal en font foi. »

On peut donc comparer les Desmidiées propres aux eaux douces au plancton des mers et des océans : le phytoplancton, micro-algue d'ordre végétal et le zooplancton, organisme d'ordre animal qui est la base de la nourriture de tous les individus marins.

Le sujet retenu par le frère Irénée pour sa thèse présente donc un intérêt scientifique indéniable.

Deux années d'exploration

De novembre 1935 à novembre 1937, le frère Irénée va entreprendre de nombreuses expéditions dans les ruisseaux, les rivières, les marais et les tourbières de la région de Montréal, à un rythme fortement dépendant des conditions climatiques.

« C'est à coup de hache que nous avons dû faire nos 15 premières récoltes dans les sphaignes gelées. Le premier mai nous commençons une série d'explorations hebdomadaires jusqu'au 2 juillet. Pendant les grandes chaleurs des deux mois suivants, nous avons fait deux visites par semaine. Ces voyages eussent été moins pénibles sans les nuées épaisses de maringouins qui ne laissent aucun répit aux humains qui fréquentent leurs domaines. Cette première année, nous avons fait 42 expéditions... La deuxième année, nous avons fait, dans la région de Saint-Hubert puis de Montréal, un total de 235 explorations, souvent plusieurs le même jour. »

Il semble difficile de recenser le nombre total de bouteilles d'eau ou d'encriers remplis sur l'ensemble de ces prospections, un butin de chasse qu'il fallait ensuite étudier systématiquement au microscope.

Le travail de laboratoire

Chaque récolte donnait lieu à une étude minutieuse : classification et étiquetage des préparations, dessins précis des échantillons et identification des spécimens. Travail fastidieux qui prenait 10 heures par jour et 5 jours par semaine. En fin de première année de recherches, 2230 spécimens étaient montés, répartis entre 372 espèces ou variétés différentes. La seconde année, la recherche s'étendit à toute la région de Montréal et donna des résultats aussi abondants. Le bilan final se monte à 527 espèces, variétés ou formes de desmidiées recensées dont 357 sont nouvelles pour la province de Québec et 48 nouvelles pour la science.

Pour la confection des lames à préparations, l'utilisation d'une platine de « grammophone » spécialement équipée permettait d'atteindre le record de 20 montages à l'heure. Le microscope, muni d'un prisme réflecteur, projetait l'image sur une feuille de papier. Il suffisait alors de tracer le dessin sur ce support et en modifiant les positions des préparations on obtenait les vues de face, de profil et de bout de chaque plante. 69 magnifiques planches de dessins furent ainsi préparées et annexées à la thèse.

Le doctorat

Le 27 septembre 1938, le frère Irénée affronta le jury et conquiert le grade de Docteur avec très grande distinction. Ce fut un événement scientifique qui eut son écho jusque dans *La Croix* de Paris le 5 novembre suivant : » Cette thèse est le dernier mot et peut-être le mot définitif sur les Desmidiées (algues microscopiques). Quoiqu'il en soit, elle montre et confirme qu'un progrès sensible est réalisé dans une des parties du vaste domaine scientifique.» Et le journal continue en publiant le discours intégral du président du jury qui reconnaît que c'est probablement l'enquête biologique la plus poussée qui ait été faite sur une tourbière donnée, non seulement dans ce pays, mais dans le monde entier.

La thèse de 548 pages fut publiée dès novembre par l'imprimerie des Frères de La Prairie. Et le gouvernement de la province de Québec accorda au nouveau docteur une bourse substantielle qui lui permit, par la suite, de continuer ses expéditions dans les autres régions du Québec, à la fois sur les Desmidiées et sur l'ensemble de la flore de la région. De nombreuses publications dans les revues spécialisées témoignent de cette activité scientifique ainsi qu'une riche correspondance avec des chercheurs du monde entier.

Le frère Irénée n'est pas seulement le spécialiste des Desmidiées, **c'était aussi un véritable botaniste**, collectionneur de plantes et d'herbes comme le révèle un article paru dans la *Chronique* de mars 1933, donc avant sa spécialisation pour sa thèse de doctorat. L'article est intitulé : *Une saison d'herborisation dans les Cantons de l'Est (Canada)*. Il débute ainsi : « Afin de me reposer des fatigues accumulées au cours de plusieurs années d'études sérieuses, et pour me donner l'occasion de compléter ma collection de plantes, le cher Frère

Hipparque, visiteur du district Saint-François-Xavier, a eu la bonté de m'offrir un voyage d'herborisation dans l'est de la province de Québec. Je devais avoir l'avantage de séjourner cinq semaines à Sainte-Germaine du lac Etchemin, où nous avons un établissement » Suit une description détaillée de la région, en particulier de ses nombreux lacs, mais pas de renseignements sur la manière d'herboriser ni sur le résultat de l'expédition.

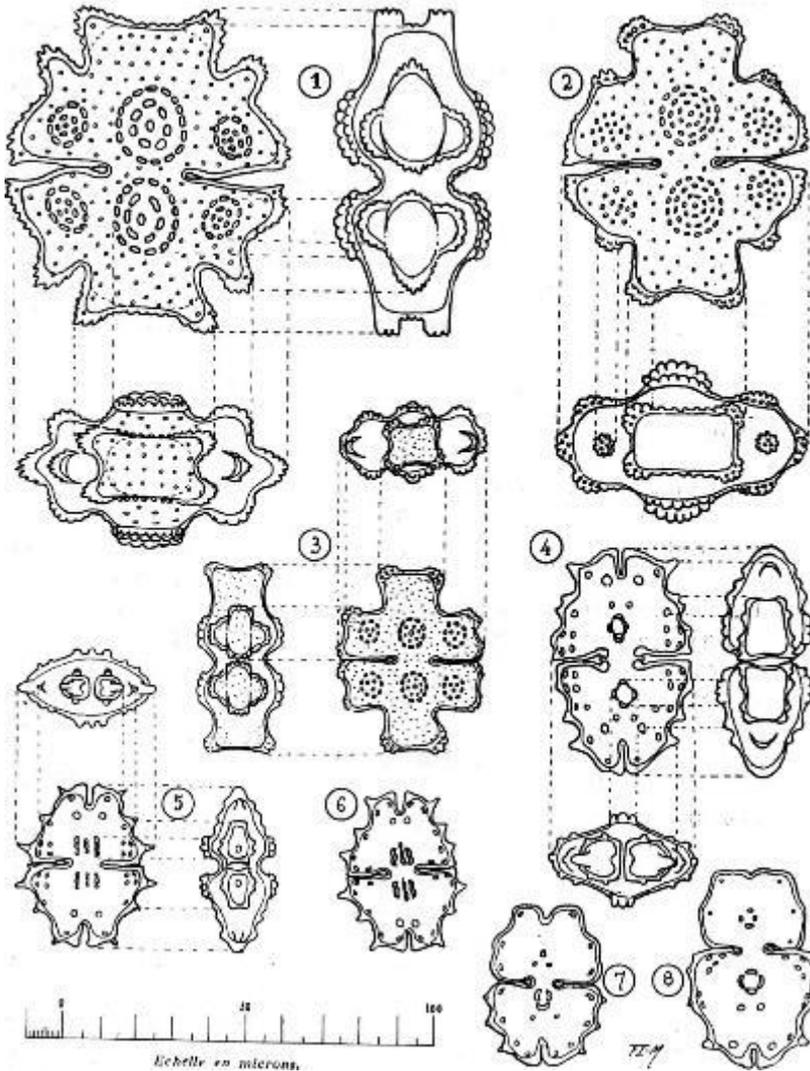
Les dernières années

Malheureusement, le frère Irénée ne sut jamais calculer avec ses forces. En 1938, il s'était aperçu, mais trop tard, que le cœur demandait des ménagements et que les yeux faisaient de plus en plus défaut. En 1940, il dut quitter le bureau des Études de la Prairie et on lui confia des fonctions moins lourdes de préfet des études ou de professeur de mathématiques. Il en profita pour réviser quelques manuels scolaires dont « *L'agriculture à l'école primaire* » en édition plus élaborée que la version initiale. En 1945, une congestion cérébrale faillit l'emporter. On dut aussi lui extraire un œil afin de sauver l'autre. C'est par une crise cardiaque qu'il fut emporté, le 29 février 1960.

Le frère Irénée-Marie laisse le souvenir d'un religieux fervent, d'un travailleur acharné et d'un joyeux confrère marqué d'une pointe d'originalité.

PLANCHE 17

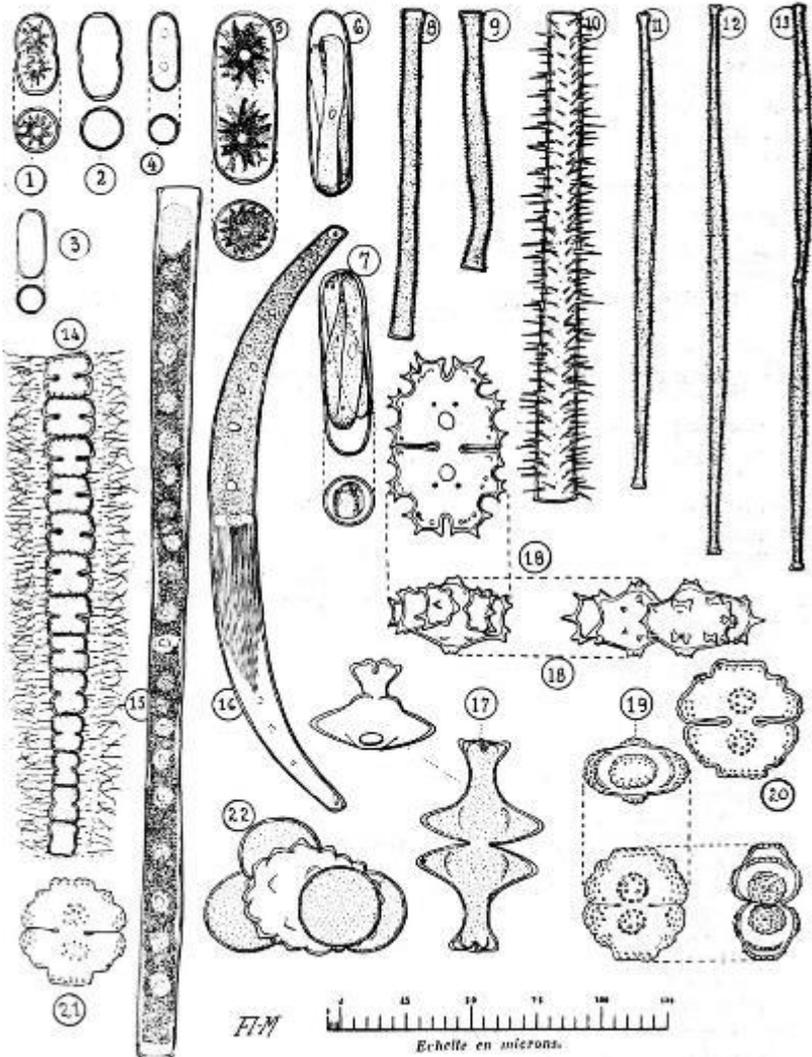
EUASTRUM



La thèse de doctorat du frère Irénée-Marie contient 69 planches de Desmidiées, toutes aussi artistiques les unes que les autres.

PLANCHE 66

CLOSTERIUM, COSMARIUM, CYLINDROCYSTIS, EUASTRUM,
GONATOZYGON, SPIROTÆNIA, SPHÆROZOSMA.



On peut admirer à la fois la précision du dessin et la beauté des formes de la nature.

Le frère Hormisdas Gamelin (1899-1989)



Joseph-Hormisdas Gamelin est né aux États-Unis, à Winooski (Vermont) non loin de la frontière canadienne. Il est l'aîné de trois enfants, deux garçons et une fille. Tout jeune, il va pêcher des grenouilles dans un ruisseau près de la maison et il aime parcourir les bois du Sunny Hollow où la maman se hasarde parfois pour cueillir des framboises. Il ne craint, ni les guêpes, ni les couleuvres.

Le 11 novembre 1911, il entre au juvénat de Plattsburgh. Le 2 février 1915, il commence son noviciat qu'il fait sous la direction du Frère Denis-Antoine Gélinas. Puis en septembre 1916, après six mois de scolasticat, il débute dans la carrière enseignante par un stage de trois ans à l'académie Saint-Paul de la paroisse Saint-Édouard de Montréal.

Un excellent et talentueux enseignant

De 1919 à 1931, le frère Hormisdas retourne à Plattsburgh, au Mount Assumption Institute (M.A.I.). Il y enseigne les sciences à tous les degrés et influence particulièrement les élèves des grandes classes. C'est lui qui équipe un peu plus convenablement les laboratoires qui feront longtemps l'honneur du M.A.I. Il continue ses études et obtient les diplômes de l'État de New York. N'ayant pas obtenu la permission

de suivre des cours, il s'inscrit à toutes sortes de cours par correspondance. Il découvre l'Université de Chicago qui répond à ses attentes. Il y est apprécié et il obtient une licence ès sciences.

L'année 1931 est consacrée au second noviciat qu'il fait avec un intérêt marqué et une application édifiante. À son retour, il reçoit une obédience pour l'école supérieure Saint-Stanislas, dans la métropole. Évidemment, il y enseigne assidûment les sciences et connaît, comme ailleurs, des succès scolaires. Il est l'homme de tous les talents et, avec l'équipe des frères, il a contribué à bâtir la réputation et l'esprit de cette école qui fut, des décennies durant, la gloire des F.I.C. à Montréal.

Doctorat en sciences chimiques

Mais Montréal, c'est l'Université toute proche, sur la rue Saint-Denis. Le frère Hormisdas entreprend des démarches pour faire reconnaître les cours suivis antérieurement et il commence ses études de doctorat ès sciences. Il y a beaucoup de cours à suivre et cela demande des heures et des jours d'étude avec comme conséquence le sacrifice de bien des loisirs. Il mène tout à terme, et le 10 mai 1937, il soutient sa thèse de doctorat. Elle a pour titre : « *Le manganèse et le fer dans les conifères de la Province de Québec* ». Il doit y ajouter deux propositions données par la Faculté : « *Le Rôle biochimique du fer dans les végétaux, et une Spectrographie quantitative* ». Sa thèse est rédigée en anglais, langue qui lui est plus familière. Mais la soutenance se fait en français. Il obtient la note maximale « *Maxima cum laude* ». L'imprimerie de La Prairie publie cette thèse de 182 pages.

Chercheur, inventeur, architecte

Malgré toutes ces études, le frère Gamelin (qu'on appelle familièrement «Midas») est toujours professeur à temps plein. Il enseigne la physique dans les 12es spéciales. Ce qui le caractérise, c'est son ingéniosité à découvrir de nouvelles expériences de laboratoire. Il ne se contente pas de celles indiquées dans les manuels. Ainsi, il invente un stabilisateur de courant qui fait l'envie des ingénieurs de l'Hydro. Et le frère Hormisdas, en toute simplicité, dévoile les secrets de son invention. Il fabrique aussi un appareil à distiller capable de

faire cinq distillations à la fois et de produire rapidement de l'alcool à 92%. Il a beaucoup de prestige. Les docteurs sont rares dans l'enseignement au niveau secondaire. C'est un professeur débonnaire, toujours souriant, ne grondant personne. Il ne semble pas connaître la nervosité. Les élèves brillants sont comblés par son enseignement ; pour les autres, c'est plus difficile de suivre.

En 1945, le frère Hormisdas est placé à Buckingham, petite ville «bilingue» de l'Ouest québécois. C'est un énorme changement que de quitter la Métropole avec ses Universités. Mais ce sera surtout à Buckingham que la réputation du Frère Hormisdas va briller. Il va continuer d'être un professeur de sciences exceptionnel par son goût des recherches. Ainsi, il publiera pour la polyvalente un cahier de 145 pages : «*Explorations en chimie*». Mais il va déborder les cadres de l'école et rayonner dans toute la région.

Buckingham, c'est un dépaysement après treize années à Montréal. Mais quel beau pays de montagnes et de lacs ! En 1948, le frère Hormisdas fonde un club de «Vol à voile». La revue «*Conquête*» du district d'Oka en parle dans la livraison de novembre 1962. Le 16 septembre 1962, le club de vol à voile du Frère Hormisdas a offert son dixième spectacle annuel qui connaît un grand succès. Les journaux de la région n'ont pas manqué de souligner l'événement et de rendre hommage à son mérite et à sa réputation.

Mais la principale occupation du Frère Hormisdas reste toujours l'enseignement des sciences. Son laboratoire est encombré de radios et de télévisions qu'il répare. On lui en apporte de partout et sa réputation ne cesse de croître.

Bientôt, il sera question de construire de nouvelles écoles. On le mettra à contribution et c'est lui qui fera les plans des laboratoires de sciences des écoles de la région.

Distinctions honorifiques

Il a déjà l'âge de la retraite. En 1985, l'école polyvalente de Buckingham devient, par la volonté du Ministre de l'éducation, la Polyvalente «Hormisdas Gamelin». Enfin, le 30 octobre de la même année, le député du comté de Papineau, Mark Assad, son ami et ancien collègue, fait des démarches auprès du gouvernement et obtient pour le frère Hormisdas la dignité de membre de l'Ordre du Canada.

L'honorable Jeanne Sauvé, Gouverneur général du Canada, ne reste pas indifférente, elle non plus, devant la personnalité de ce vénérable religieux de quatre-vingt-six ans. Lorsqu'il s'avance devant elle pour recevoir la décoration de l'Ordre du Canada, il atteste que cette reconnaissance du pays, il la doit à sa Congrégation qui lui a permis de mettre en pleine valeur les richesses de son intelligence, sa disponibilité et sa volonté de poursuivre ses études.

En mai 1986, il faut prendre la pénible décision de fermer la résidence de Buckingham. Il rentre à La Prairie mais continue cependant d'y aller de temps en temps. Son état de santé se détériore rapidement. Le 7 avril 1989, jour de ses quatre-vingt-dix ans, il reçoit des félicitations de partout, mais il n'est plus que l'ombre de lui-même et peut à peine suivre une conversation. Le 29 juillet 1989, après le petit déjeuner, il s'éteint en priant la Vierge Marie, en présence de la plupart de ses compagnons de l'infirmerie.

Ménologe, p 2745-2748,
d'après la biographie écrite par le Frère Gaston Boucher.

Le frère Louis-Arsène Bizeul (1875-1959)

Jean-Marie Bizeul est né en 1875 à Héric (Loire-Atlantique – France). Il est l'aîné d'une famille de huit enfants dont trois se firent religieux, l'un, jésuite, un second capucin, et l'aîné, Jean-Marie, Frère de Ploërmel. Le jésuite – qui restera Frère - est mort à Quimper en 1946 et le capucin mourut en 1909 comme missionnaire aux Indes après seulement 5 années de mission.

Jean-Marie fréquenta l'école des frères de Héric qui le dirigèrent sur le juvénat de Saint-Gildas-des-Bois. Le 8 décembre 1890, Jean-Marie Bizeul entra au noviciat de Ploërmel avec 86 autres jeunes (dont quelques noms bien connus, les frères Étienne Barbier, Joas Darchen, Philippe de Néri Prigent) et il prit le nom de Frère Louis-Arsène. Il fut placé d'abord à Saint-Étienne de Montluc, puis à Plessé dans une classe de 110 élèves et en 1895, il reçut son obédience pour les îles de **Saint-Pierre et Miquelon** sous la direction du frère Jean-Baptiste de la Salle (Ramel). Il y passa huit années merveilleuses qui resteront gravées dans sa mémoire. Son service militaire accompli en 1897, il revint à Saint-Pierre et Miquelon jusqu'au 17 juillet 1903 où les frères furent expulsés en application des lois de sécularisation. Avec ses confrères, le frère Louis-Arsène rejoignit le Canada, le 26 octobre, après trois mois de congé en France.

Arrivée au Canada

Le frère Ulysse Baron provincial et fondateur de la province canadienne plaça le frère Louis-Arsène au scolasticat de La Prairie. Une réputation de sévérité et d'exigence pour les études et la discipline l'avait précédé et il dut bien vite changer de cap sans cependant renier ses exigences fondamentales. Ses anciens élèves, devenus frères, sont unanimes à louer les méthodes rigoureuses, concrètes et pratiques de leur professeur.

Sa passion de la botanique contractée à Saint-Pierre et Miquelon restait intacte. Sur sa demande, le frère Louis-Arsène fut libéré de toute surveillance les jours de congé : aussi, le voyait-on partir de bonne heure, chaque jeudi, à la cueillette des plantes, en vue d'enrichir un herbier déjà copieux. Parfois les scolastiques l'accompagnaient dans

ses tournées d'herborisation. Il savait, alors, éveiller en eux l'esprit d'observation et le goût de la nature et répondre avec patience à des questions cent fois répétées.



Ayant exposé au frère provincial son désir de se perfectionner en anglais, le frère Louis-Arsène est placé en 1907 à Buckingham, près d'Ottawa, dans un milieu totalement anglicisant. Avec méthode et patience, il perfectionna son anglais si utile en botanique, mais ne réussit jamais à se défaire d'un fort accent français, à la différence de la première vague de jeunes frères placés à Plattsburgh en 1904 de dix ans moins âgés.

Le frère Louis-Arsène ne resta qu'un an à Buckingham (1907-1908) ; on lui donna alors la direction de l'importante école Saint-Édouard de Montréal (1908-1910) où il déploya, auprès des élèves et des parents, ses talents d'organisateur et de pédagogue averti.

En juillet 1910, le frère Ulysse Baron, supérieur de la province canadienne depuis 24 ans, ne pouvait plus, en raison de la publication du nouveau Droit canonique, rester plus longtemps à ce poste. C'est le frère Louis-Arsène qui fut nommé pour le remplacer : occasion pour le nouveau Supérieur de redonner du dynamisme à la province en intensifiant le recrutement et en ouvrant deux nouveaux juvénats, en aménageant les résidences communautaires, en encourageant la culture personnelle et la formation intellectuelle des frères, en instituant de nouveaux examens et en rénovant les manuels scolaires ; le tout étant orchestré par des visites régulières des communautés et des écoles, visites à la fois appréhendées et désirées car occasions le plus souvent d'améliorations nécessaires.

Personne ne s'étonna lorsqu'au chapitre général de la congrégation en 1921, le frère Louis-Arsène fut nommé Assistant général de la congrégation, fonction où il fut reconduit pendant 25 ans jusqu'au chapitre général de 1946. Là encore, le frère Louis-Arsène donna la pleine mesure des ressources de sa vive intelligence et de sa grande ténacité. La Chronique des Frères, dans les numéros de 1960 et 1961 a consacré cinq articles d'un total de 36 pages à la figure de notre confrère : on peut lire ou relire ces textes avec profit.

Mais il nous reste à présenter l'autre facette du frère Louis-Arsène : son travail de botaniste. Une étude du Père Le Gallo dans *Le Naturaliste canadien* de mars 1962 nous servira de guide. Nous verrons, une fois encore, que c'est au cœur d'une vie professionnelle bien remplie et assumée dans toutes ses exigences que se développe habituellement une carrière de chercheur et collectionneur.

Le botaniste

À la différence des frères Cléonique, Irénée ou Hormidas, le frère Louis-Arsène n'a pas fréquenté les cours de l'Université ni scellé son savoir par une licence ou un doctorat. Le brevet supérieur, très aisément acquis dès ses premières années d'enseignement, témoigne cependant, déjà, de sa belle intelligence. La suite est affaire d'organisation, de ténacité, de passion et de mémoire.

À peine débarqué à Saint-Pierre et Miquelon, en 1899, le frère Louis-Arsène va s'intéresser à la flore de l'archipel. Il y consacra les temps libres que lui laisse sa tâche d'enseignant, à la fois les jeudis et

les temps des vacances. Quatre chercheurs avant lui, MM. De la Pylaie, Beauteemps-Beaupré, Gautier et Delamare avaient ébauché l'étude de la flore. En 130 excursions durant les étés de 1899 à 1903, toutes minutieusement notées dans un carnet de bord, le frère Louis-Arsène découvrit 129 espèces nouvelles pour le pays dont 108 indigènes. Au total, ses relevés comptent 454 espèces lorsque ses prédécesseurs n'en avaient décompté que 325. Il faut noter, de plus, que l'expulsion de 1903 l'empêcha de terminer et de compléter ses recherches. Plus tard, dans les années 1930-1950, deux autres botanistes, M. Mathurin Le Hors et le Père Le Gallo, avec qui il sera en correspondance suivie, complétèrent son travail et portèrent à 637 le nombre total d'espèces vasculaires répertoriées.

Durant l'été 1926, le frère Louis-Arsène expédia au professeur Fernald de l'Université de Harvard une collection de 430 espèces de son herbier, pour étude ou vérification. Ce parrainage lui ouvrit les pages de la Revue RHODORA, journal de The New England Botanical Club qui publiait l'ensemble de ses recherches dans les quatre numéros de juillet à octobre 1927 sous le titre de CONTRIBUTION TO THE FLORA OF THE ISLANDS OF ST PIERRE ET MIQUELON. Cette parution signifiait la consécration de son travail de botaniste et lui valut une notoriété internationale en la matière.

Le Sorbaronia arsenii

La découverte de cet hybride naturel de *Sorbus* (sorbier) et d'*Aronia* (sorte de sorbier), aux îles Saint-Pierre et Miquelon est due au frère Louis-Arsène auquel il a été dédié. C'est un arbrisseau connu dans l'Archipel sous le nom vernaculaire de Petite Poire, au fruit acidulé, dont les gens du pays font une liqueur agréable. Cette plante a, par la suite, été identifiée



également à Terre-Neuve et en Nouvelle-Écosse, illustrant ainsi une théorie plus générale émise par le frère Louis-Arsène de l'affinité écologique de Saint-Pierre et Miquelon avec Terre Neuve, la Nouvelle-Écosse et tout le pourtour du Saint-Laurent.

Autres aires de recherches du frère Louis-Arsène

La nomination du frère Louis-Arsène comme Assistant général de la congrégation ne mit pas fin à sa passion de botaniste. Elle lui offrit, au contraire, de nouvelles possibilités de recherches. Ainsi, dans ses moments libres, il parcourut en long et en large l'île de Jersey, y recueillit plus de 15 000 spécimens et constitua un herbier de plus de 1000 spécimens qu'il légua plus tard au Conservatoire de l'île.

Ses missions comme Assistant général lui offrirent l'occasion de se procurer des spécimens du Canada, de France, Italie, Angleterre, Espagne, Égypte, Ouganda. Beaucoup de ces spécimens passèrent à la *Société Française pour l'échange des plantes vasculaires* dont le Frère Louis-Arsène était un membre très actif.

L'herbier final du frère Louis-Arsène était riche de 30 000 spécimens. Conservé à Ploërmel, il a été finalement légué à Saint-Pierre et Miquelon et Jersey pour les sections les concernant et le reste au Conservatoire botanique national de Brest, en 1989.

Une découverte inattendue : Le *Trichomanes speciosum*

Le Frère Louis-Arsène était membre à vie depuis 1926 de la Société Botanique de France. Mais, il y était peu connu comme spécialiste de la flore de Saint-Pierre et Miquelon, sa notoriété étant surtout répandue dans le monde anglo-saxon. Une découverte faite en 1952 dans un puits du lycée agricole de la Touche en Ploërmel, puis vérifiée dans 180 puits de la région allait accroître sa réputation dans le milieu botanique français

La découverte de cette fougère inconnue jusque-là dans la région revient au frère Joseph Moisan, professeur à l'école de La Touche, mais c'est le frère Louis Arsène qui la fit connaître dans le monde international de la Botanique par une série de publications dans *le Bulletin de la Société botanique de France*.



Le *Trichomanes speciosum* était connu dans des stations du Pays basque et des îles britanniques. Une aire nouvelle de son développement venait d'être confirmée dans la région de Ploërmel. En Bretagne, cette fougère ne se développe que dans des puits plus ou moins profonds, quelques-uns centenaires, toujours à insolation indirecte car généralement couverts. Une dizaine d'autres espèces accompagnent souvent le trichomanes qui, lui, se situe dans la zone inférieure. Il a donc fallu une grande sagacité au découvreur pour identifier cette espèce particulière.

La découverte du *Trichomanes* valut au frère Louis Arsène la visite de plusieurs botanistes de renom et de professeurs et d'étudiants que, malgré son âge avancé, il avait la joie et la fierté d'accompagner dans les environs de Ploërmel.

Retiré à Josselin en 1954, le frère Louis Arsène y mourut en 1959, après une vie exceptionnellement féconde.

II – PRÉCURSEURS et SUCCESEURS

À côté de ces grands noms qui ont brillé par leur science ou leurs relations et porté bien haut la renommée de la congrégation, d'autres figures apparaissent, plus discrètes mais parfois aussi exceptionnelles, toujours attachantes et entreprenantes et douées de talents multiformes parmi lesquels une attraction pour les sciences de la terre et la nature et le plus souvent au bénéfice de leur fonction enseignante.

DES PRÉCURSEURS.

Jean-Marie de la Mennais

Que vient faire le Père de la Mennais dans une galerie de botanistes ou d'hommes de sciences ? Il avait, il est vrai, une érudition très étendue et s'amusaient parfois avec M. Querret à pousser assez loin des considérations mathématiques ou scientifiques. Sans aucun doute, il suivait de près les découvertes de son temps et les théories savantes sur l'histoire de l'Univers, mais c'est à un autre titre que nous pouvons évoquer ici son patronage.

En vue de la formation pédagogique de ses frères, Jean-Marie de la Mennais s'est intéressé de près aux collections d'insectes et de coquillages, en particulier avec la collaboration des frères missionnaires aux Antilles ; il a débuté la création à Ploërmel d'un premier musée « d'histoire naturelle », et instauré la tradition, que développera le frère Cyprien, d'une exposition annuelle de divers travaux d'élèves et professeurs.

Sur l'intérêt du Père pour les choses de la science, quelques extraits de lettres suffiront pour illustrer ce propos :

Lettre 2210. À l'abbé Rohrbacher. Ploërmel le 6 avril 1837

On vous a envoyé de Dinan une collection de cailloux plus ou moins curieux : nous vous jetons des pierres, mais non la pierre : ne vous y trompez

pas. On se plaignait de ce que vous n'eussiez pas annoncé la réception de cette caisse ; mais, peut-être l'avez-vous fait depuis Pâques.

Tout à vous du fond du cœur mon bon ami, Jean

Document 376. Abbé Ruault à M. de la Mennais.

Ploërmel, le 16 février 1836.

M. R(orhbacher) a organisé, pour les jours de promenades, un cours d'histoire naturelle. Si M. Houet va là, il fera bien d'étudier les coquillages et les poissons. « Y a-t-il sur vos côtes de ces coquillages qu'on appelle *Peignes* ? Comment sont-ils faits ? Il croit en avoir trouvé un de pétrifié.

Lettre 3463. Au f. Ambroise le Haiget. D+S, Ploërmel le 4 Juin 1844

Vos coquilles feront grand plaisir au vénérable archevêque d'Auch : peut-être en garderons-nous ici quelques-unes, car nous commençons à former un cabinet d'histoire naturelle, et un bon recteur des environs, qui en a déjà un, nous promet, pour le nôtre, quelques articles. Je ne voudrais pas, toutefois, que cela nous entraînant dans des dépenses notables.

Lettre 3482. F. Louis-Joseph Bodo. (Guyane), Morlaix le 8 Juillet 1844

Les oiseaux que vous nous avez envoyés sont charmants : nos frères des Antilles, de leur côté, nous ont envoyé des coquillages, si bien que cela nous a donné l'idée de faire un Cabinet d'histoire naturelle, dans lequel nous réunirons tous vos intéressants cadeaux. Ils nous seront chers ; mais, il ne faut pas, néanmoins, qu'ils vous coûtent trop cher, car, après tout, ce ne sont que des curiosités, et ce n'est pas là l'essentiel.

Lettre 3898. Au f. Ambroise le Haiget. D+S. Dinan le 5 Juin 1846

La caisse en bois de mogarini (= acajou) et les coquillages qu'elle renferme nous feront plaisir : on consacre un des cabinets voisins de ma chambre au logement de ces curiosités.

Ainsi donc, une impulsion était donnée, dès le départ, à la formation scientifique et à la collecte des spécimens minéraux ou végétaux de tous ordres. Bien avant les grands spécialistes que furent les frères Cléonique, Irénée, Hormidas ou Louis-Arsène, d'autres confrères, déjà bien investis dans leur fonction enseignante, ont consacré de longues heures de leurs temps libres à la prospection de la nature et à la constitution d'herbiers ou de collections d'insectes ou de minéraux dans le dessein manifeste de les utiliser pour leur enseignement. Le *Ménologe*, dans les sept tomes actuels, nous permet d'en repérer, au passage, un certain nombre. En voici une sélection consacrée plus

spécialement aux botanistes mais aussi à quelques collectionneurs en d'autres domaines des sciences naturelles.

Le frère Elphège Quipoul (1837-1899)
né à Plescop (Morbihan)



Le frère Elphège fut une célébrité dans notre Institut et dans la Bretagne par son talent musical. Après quelques premiers placements, il accepta, avec grande joie, le poste d'organiste et de professeur de sciences naturelles au petit séminaire de Sainte-Anne d'Auray. L'enseignement aride du solfège était compensé par la tenue, elle aussi exigeante et très prenante, du grand orgue. Le frère Elphège y excellait au point d'avoir éveillé l'attention du célèbre Massenet, mêlé à la foule des pèlerins, qui

voulut à tout prix monter à l'orgue pour remercier l'artiste pour « lui avoir fait goûter la douceur mélancolique et la piété ardente de l'âme bretonne ».

Pour délasser, il revenait à la botanique ou à l'entomologie, à la recherche de quelques plantes signalées comme rares, ou bien à la chasse aux papillons et aux insectes. On voyait autrefois au musée de la Maison-Mère un herbier, une collection de papillons et une autre de coléoptères donnés par le frère Elphège. À l'occasion de son décès, le *Bulletin de la Société Botanique de France* (tome 47, p. 114-116) en fait un éloge très appuyé et le signale comme un zélé collaborateur de Lloyd et « l'un de ceux qui ont apporté à la flore de Bretagne les contributions les plus actives ».

Le frère David Gauthier (1855-1909),
né à Saint-Jacut (Morbihan)

Entré à Ploërmel le 23 juin 1874 dans sa dix-neuvième année, il s'embarquait, le 28 septembre 1875, pour la mission d'Haïti. Il fut placé à Port-au-Prince, au Cap-Haïtien, aux Cayes pour revenir à nouveau à Port-au-Prince où il eut bientôt une réputation méritée de professeur de mathématiques habile autant qu'instruit. En 1890, on le chargea de l'économat de l'Institution Saint-Louis de Gonzague.

Il utilisera les rares loisirs que ses fonctions lui laissaient, à enrichir le musée qu'il avait commencé alors qu'il était professeur à la Grand'Rue. C'est ainsi qu'il constituera une collection de coléoptères, la plus riche peut-être pour la région des Antilles. Il était inlassable dans ses excursions : ni la chaleur torride, ni les miasmes des marécages ne lui semblaient redoutables au prix d'un spécimen qu'il ne possédait pas encore.

Un jour cependant vint, où il lui fallut comprendre qu'on ne méconnaît pas impunément les règles de la prudence et les prescriptions d'une sage hygiène : à fouiller dans les carcasses d'animaux dont s'encombraient les salines des Gonaïves et de Port-au-Prince, il contracta une maladie de peau, aggravée peu après de la perte de la vue ; il avait cinquante ans à peine.

Il dut rentrer en France en 1904 et il mourut à Doulon, le 27 janvier 1909.

Frère Engelbert Desbois (1832-1918),
né à Piré (Ille-et-Vilaine).

Excellent religieux, le F. Engelbert fut aussi un savant et un artiste : physionomie très curieuse et très originale qui ne peut être oubliée dans l'Institut qui lui doit beaucoup de reconnaissance pour les services rendus pendant plus d'un demi-siècle.

Postulant à 14 ans, il se révèle comme doué d'aptitudes toutes particulières pour l'étude des sciences naturelles. Avec un œil si perspicace et un tel esprit d'observation, les formes des objets se fixent dans sa mémoire et il montre pour le dessin des aptitudes marquées. Un jour, le jeune postulant, ayant terminé une belle page d'écriture, dessina dans la marge une truie avec ses petits. Le professeur,

courroucé, envoya le malencontreux artiste porter son cahier au Père de la Mennais... Le bon Supérieur, levant son œil habitué à lire jusqu'au fond des âmes, découvrit tant de candeur sur le visage confus de l'élève qu'il se contenta de lui dire : "Tu apprends le dessin, mon fils ? Allons, va-t-en, et sois bien sage !» Quel soulagement pour l'espègle qui avait pu craindre un renvoi.

C'est au pensionnat Notre-Dame-de-Toutes-Aides que le F. Engelbert devait passer la plus grande partie de son existence. Il y enseigna surtout les mathématiques, les sciences et le dessin.

Pour la partie scientifique, non content d'approfondir la théorie, il en fit des applications mécaniques : il fut un **inventeur** (règle à calcul, horloge à eau, polymètre à flotteur pour mesure la richesse en lévulose des fruits). Mais sa plus belle invention fut celle du ***lapsomètre***, instrument très simple, point encombrant, et qui remplace très avantageusement la machine d'Atwood pour la vérification des lois de la pesanteur.

Cependant les prédilections du F. Engelbert furent toujours pour l'histoire naturelle. Il fit des observations intéressantes sur certains végétaux ; **il cultiva beaucoup la botanique et se composa un herbier de deux mille plantes**. Pour un docteur de ses amis qui faisait des études sur les poisons, il se mit à faire la chasse aux vipères qu'il prenait vivantes. Il les fatiguait d'abord avec un bâton pour rendre leurs mouvements moins vifs, puis, avec un sang-froid imperturbable il les saisissait à la main, sans jamais manquer le point précis. Il captura ainsi exactement 434 de ces reptiles venimeux.

Le F. Engelbert était encore un dessinateur de talent. Avec le F. Donatien (Chantreau), il avait orné de beaux fusains les salles du parloir. Il était tout désigné pour présider la commission qui dota l'Institut d'une *méthode de dessin*. Il fournit pour sa part des croquis de fleurs et de fruits, ainsi que des paysages.

À la sécularisation, il se retira dans une maison hospitalière, et plus tard à la clinique de Ploërmel où il mourut le 4 août 1918, à l'âge de 86 ans.

Le frère Barthélémy Mesléard (1831-1920) né à Plaine-Haute (Côtes-du-Nord)

Du frère Barthélémy, retenons surtout son action à Derval où il arriva en 1874. Il y gagna les bonnes grâces d'un prêtre riche et charitable, retiré dans une de ses propriétés ; il en obtint de vastes terrains et la construction d'un beau pensionnat. Pendant 26 ans, jusqu'en 1900, le frère Barthélémy dirigea cette école qu'il venait de fonder.

Il avait tout de suite jugé que, dans ce centre essentiellement agricole, il fallait donner non seulement l'instruction générale, mais préparer le futur cultivateur. On vit donc les élèves de Derval apprendre avec précision les principes de la culture intelligente, au point d'étonner le directeur de l'école nationale d'agriculture de Grandjouan, à Nozay, devenu un ami du pensionnat.

Le F. Barthélemy-Marie, après avoir montré les soins que requièrent les arbres fruitiers, et surtout les pommiers, invitait les jeunes gens à demander un petit terrain à leurs parents pour y établir des pépinières bien comprises. Il fournissait les plants, et on s'imagine avec quelle attention chacun veillait à leur direction et à leur développement.

On composait aussi des herbiers de plantes utiles ou nuisibles à l'agriculture, et des collections des diverses essences d'arbres. Le tout figurait dans les expositions et attirait l'attention des jurys. Avec les fruits, le cidre, etc., les plans détaillés des exploitations agricoles, il y avait un ensemble qui obtenait les plus hautes récompenses. De ce chef, le F. Barthélemy-Marie reçut *cinquante-deux médailles*.

Les grands élèves ne quittaient pas l'école sans connaître pratiquement les diverses sortes de greffes. Les haies des environs se couvraient de belles roses. En les voyant s'épanouir sur les églantiers sauvages, les passants ne s'étonnaient point : "Les élèves des Frères sont venus par-là écussonner", se disait-on.

Cette préoccupation de rendre l'enseignement pratique et d'être utile à tous ne tarda pas à donner au Directeur du pensionnat de Derval une grande popularité. Il devint aussi très vite compétent dans toutes les affaires qui intéressent le paysan et on ne se faisait pas faute de le consulter.

À partir de l'année 1900, le frère Barthélémy, déjà vieilli, remplit des charges moins lourdes : Josselin, Hennebont, Lujua en Espagne, Quintin, Jersey où en 1908, par ses soins dévoués, il adoucit les derniers mois du

frère Abel et rendit, ensuite, des services appréciés au R.F. Jean-Joseph qu'il avait eu, pendant 8 ans, comme adjoint à Derval.

Frère Téléphore-Joseph Janvresse (1846-1922),
né à Saint-Gildas-des-Bois (Loire-Atlantique)

En septembre 1867, huit Frères sur les onze qui travaillaient alors au Sénégal, étant tombés victimes de la fièvre jaune, le Révérend Frère Cyprien avait adressé un appel à ses religieux pour combler les vides faits par le fléau. Le F. Téléphore-Joseph, alors âgé de 21 ans, fut l'un de ceux qui s'offrirent pour cette tâche héroïque. À peine débarqués, les nouveaux-venus furent décimés par le choléra. Le F. Téléphore-Joseph fut épargné ; mais, quatre ans plus tard, devant une nouvelle épidémie de fièvre jaune qui menaçait d'anéantir toute la colonie blanche, l'Administration crut prudent de rapatrier tous les Européens insuffisamment acclimatés, et le Frère fut du nombre.

Les Supérieurs confièrent alors au F. Téléphore-Joseph la direction de l'école d'Héric. De 1872 à 1884, il déploya dans ce poste auquel était joint le secrétariat de mairie un dévouement, un savoir-faire et un tact dignes d'éloges. De 1884 à 1903, il fut chargé au postulat et au scolasticat de Ploërmel de la formation intellectuelle et pédagogique des jeunes religieux de la congrégation. L'un d'eux témoigne :

« Très laconique, très clair dans son enseignement, il excelle surtout dans l'exposition des matières qui exigent une grande précision des termes ; ses leçons de botanique étaient des chefs-d'œuvre du genre ».

« Son érudition était peu commune. Les ouvrages classiques auxquels il a collaboré ou qu'il a composés lui-même, comme *Le Solfège élémentaire* pour les candidats au brevet de capacité, suffiraient à démontrer son savoir-faire en pédagogie. Je ne crois pas qu'il soit resté étranger à aucune des questions littéraires, historiques ou scientifiques qui ont occupé les intellectuels de son temps. La lecture du *Cosmos* faisait ses délices. En agriculture et en botanique, il avait des connaissances très étendues comme le prouvent les différents mémoires qu'il a composés sur la pédagogie et le **magnifique herbier** contenant plus de deux mille spécimens des plantes de Ploërmel ou des environs soigneusement étiquetés et classés. »

En 1903, il fut recueilli par le comte de Lambilly, près de Ploërmel, qui en fit le précepteur de ses enfants. En 1910, il

rejoignit la clinique de Josselin où il mourut sereinement le 2 avril 1922.

Frère Pius-Joseph Burel (1879-1931),
né à Beuzec-Conq (Finistère)

Le F. Pius-Joseph était un esprit curieux, d'une curiosité universelle, plus appliqué que pénétrant, parvenu, grâce à un labeur persévérant et méthodique, à acquérir une somme de connaissances assez remarquable. Il étudia les sciences très sérieusement, **excellait en botanique**, possédait des notions de chimie dépassant les rudiments, faisait ses délices de l'électricité. Il avait appris la sténographie, l'anglais et, vers la fin de sa vie, il se mit à l'espéranto.

Par ailleurs, très adroit des mains : peinture, photographie, découpage de bois, menuiserie, serrurerie, horlogerie, jardinage, aviculture, tels furent les principaux domaines où s'exercèrent ses nombreux talents, qui n'étaient pas tous ordinaires. Aussi rendait-il de précieux services dans l'établissement qui le possédait.

Le frère Ariste Bénard (1876-1945),
né à Saint-Samson (Morbihan)

Après son noviciat, il prépara son brevet qu'il passa avec succès. Après deux courts placements, à La Bazouge, en 1894, et à Domalain en 1896, son désir des missions fut exaucé en 1897. Il fut nommé au Collège de Saint-Louis du Sénégal. C'est là qu'il se lança dans l'étude des mathématiques et des sciences où il excella. Sa belle intelligence prit son essor et il assimila un lot important de connaissances. Il fut heureux de trouver au collège les instruments de culture : la bibliothèque et les conversations avec les confrères déjà formés.

La botanique était son violon d'Ingres. Il revenait de ses promenades les musettes pleines de plantes à identifier. Un jour il se promit de revenir avec une plante aquatique qui lui manquait. Il partit avec une barque, explora les rives du Sénégal et, au bout de plusieurs heures, ses recherches furent couronnées de succès. Au retour, alors que la barque descendait tranquillement le fleuve, son mât heurta un filin transversal reliant deux bateaux. La secousse fut si inopinée que le botaniste tomba à l'eau, en appelant au secours ; tenant toujours d'une main sa précieuse trouvaille, il criait : « Sauvez ma plante ! », « Sauvez

ma plante ! ». Détachement tout scientifique, qui amusa bien après coup ses compagnons.

Au bout de 6 ans au Sénégal, les lois de sécularisation l'obligèrent à quitter cette terre qu'il aimait. Pour garder sa soutane, il demanda un poste à l'étranger. Il fut envoyé en Orient - Turquie, puis Bulgarie - où les pères Assomptionnistes appelaient les frères. Grand travailleur, il avait la passion de l'étude. Durant les vacances, il prépara et passa avec succès, à Constantinople, le Brevet supérieur et le Baccalauréat

La déclaration de guerre en 1914 l'obligea, ainsi que ses confrères, à un retour en Europe. Le voyage, en plein hiver glacial, allongé par un détour par Moscou, fut très éprouvant. Il rejoignit Southampton en janvier 1916, mais dut se présenter à Vannes où un ordre de mobilisation l'appelait. Il ne connut pas le front et obtint le sursis militaire en septembre 1917. On le retrouve comme professeur de mathématiques et de sciences à Bitterne (Southampton), puis à Jersey en 1922. Il est nommé à Hennebont en 1931 pour diriger le Bureau des Études. C'est pendant son séjour à Hennebont qu'il fut sollicité, à titre de botaniste et de minéralogiste, de faire partie de la **Société Polymathique du Morbihan**. Ce séjour en France lui permit d'étudier plus spécialement **la botanique de Bretagne**.

Le frère Ariste mourut à Ploërmel, le 13 janvier 1945, victime d'une congestion cérébrale.

Le frère Séricien Quéau (1862-1943) né à Guiclan (Finistère).

Sa carrière de religieux éducateur comptera seize étapes qu'il a lui-même ainsi déterminées et appréciées dans un carnet de notes. En ce long espace de temps, - 54 années - rien de saillant, aucune initiative hardie ; simplement un fils du Vénérable de la Mennais respectueux de la Règle jusqu'en ses plus minimes prescriptions, attentif à suivre la volonté de Dieu signifiée par les circonstances, les événements et la voix des Supérieurs.

Le F. Séricien aimait beaucoup la musique et le chant, et dans ses préparations de distributions de prix, il témoignait d'un goût très sûr. Au cours de ses promenades à la campagne, il aimait à faire admirer à ses compagnons les différentes plantes et les particularités de leur habitat, car, de bonne heure, il s'était intéressé à la **botanique**.

À Tahiti

En 1922, sous la direction du **frère Anthème-Jean Mainguy**, à un **concours de botanique**, comprenant une rédaction et trente dessins de plantes du pays, classées par familles, les élèves des Frères obtinrent les trois premiers prix.

Signalons aussi que dès 1900, **le frère Allain Guitton**, directeur général des Frères à Tahiti, avait réuni une collection importante d'objets préhistoriques ou d'objets d'art plus récents, offerts le plus souvent par les habitants, et constitué ainsi un magnifique **musée scolaire**. En 1917, lors de la création de la Société d'Études Océaniques, le frère Anthème, successeur du frère Allain, en fit don à la ville de Papeete, offrant ainsi à la nouvelle Société des éléments de base du musée des îles. Le nouveau musée de Tahiti et des îles (Te Fare Manaha) a été transféré à Punaauia, à 15 km de Papeete. Il a ouvert en 1975 et contient un herbier de 13000 espèces, 5500 objets d'art et 11500 objets ethnographiques.

LES SUCCESSEURS

La tradition reçue de nos frères anciens n'est pas éteinte. Aux autodidactes de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, ont succédé des spécialistes formés à l'Université et dotés de diplômes éminents mais en même temps inventeurs et bricoleurs de génie. La seconde moitié du XX^{ème} siècle a vu s'éclorre également, parmi les Frères de Ploërmel, sous tous les horizons géographiques et au cœur de leur carrière d'enseignants, des vocations de chercheurs en botanique ou autres domaines des sciences de la nature, des chercheurs préalablement formés à l'Université ou simplement portés par un amour passionné de la nature. Ils ont laissé leur empreinte dans l'histoire de nos provinces et parfois dans le monde scientifique de leur pays. Au risque d'oublis regrettables, nous nous hasardons à présenter quelques noms.

Frère Pierre Bolloré (1909-2000)



Le Frère Pierre Bolloré est né à Tourc'h dans le Finistère le 7 mai 1909. Entré jeune chez les Frères de Ploërmel, il consacra sa vie à l'éducation des jeunes, en collège et en lycée, en tant que professeur de sciences, et pratiquement à tous les niveaux, du cours préparatoire à la Terminale.

Mais il était surtout réputé comme botaniste. Ses loisirs, il les passa en effet à étudier la flore et explorer les différents secteurs où sa carrière d'enseignant ou d'autres circonstances l'avaient conduit. Il fut amené à séjourner en différentes localités du Finistère (entre 1927 et 1960, puis après 1972 à sa retraite), des Côtes-d'Armor (entre 1960 et 1971) et même à Sarzeau dans le Morbihan (1971-1972).

C'est donc dans deux départements bretons, plus des parties non négligeables du Morbihan qu'il a pu sillonner en tous sens, se déplaçant en faisant de l'auto-stop ou grâce à la bienveillance de ses confrères (il ne conduisait pas lui-même). Du sud Finistère, son pays natal, à St-Pol-de-Léon, de Lesneven à Châteauneuf-du-Faou en passant par Châteaulin où il est resté plus de 20 ans ; de Tréguier à Loudéac et de Guingamp à Lamballe : aucun secteur de ces deux départements ne devait lui être inconnu.

Il connaissait parfaitement la flore bretonne, comme en témoigne le fichier qu'il a constitué, malheureusement presque toujours sans date, où il énumérait les localités d'à peu près toutes les espèces qu'il avait rencontrées. S'il n'a rien publié lui-même, il communiqua de très nombreux renseignements inédits aux auteurs de la *Flore du Massif armoricain* si bien que c'est presque à chaque page de cette flore qu'on rencontre son nom, ce qui en fait l'un des observateurs contemporains les plus souvent cités. Il a laissé également un herbier important, conservé au lycée Saint-Louis à Châteaulin, document d'une grande utilité pour qui veut étudier l'histoire de la floristique bretonne.

Article du frère Gabriel Rivière publié dans la revue ERICA (bulletin de botanique armoricaine - Conservatoire botanique national de Brest) - N°15, mai 2001, p 75.

Frère Pierre Nicolas (1928-1994)

Pierre Nicolas est né à Lambézellec, près de Brest le 29 février 1928. Devenu frère de Ploërmel, il enseigna quelques années à Douarnenez et Saint-Pol-de-Léon, et fut placé à l'école d'agriculture du Nivot en 1954. Il y resta quarante ans, jusqu'à sa mort le 28 février 1994, comme professeur de sciences et responsable du **jardin d'agrément de l'école**. Il se forma seul dans son domaine de prédilection, les plantes et les fleurs. Il les connaissait, les nommait non seulement avec la précision du botaniste, mais avec une ferveur sensible et une secrète admiration pour Celui qui donne leur parure aux fleurs des champs.



En quarante ans de métier, il se constitua une importante liste d'amis et de collaborateurs avec qui il échangeait des semences, des graines, des boutures ou des jeunes plants, pour compléter ou renouveler la collection de son jardin. Son expertise était unanimement reconnue sur tout le Finistère floral ou forestier.

Depuis sa fondation, l'école du Nivot possède **un important parc botanique** que le frère Nicolas entretenait également. En juillet 1978, lors d'une visite d'une commission du

Centre National de la Recherche Scientifique, les spécialistes furent surpris par l'ampleur de la collection végétale du parc. « Ils ne s'attendaient pas, raconte le frère Nicolas, à trouver ici une telle variété de genres et d'espèces dont certaines réputées fragiles. La collection des végétaux de l'hémisphère Sud a particulièrement retenu leur attention. Ils n'ont pu s'empêcher de comparer cette abondance à la pauvreté des collections offertes par les jardins publics finistériens ». (Cf *Chronique* 1979, N°299, p 232)

Frère Louis Cherruau (1920-2004),
(Fr. Léandre), né à Bais (Ille-et-Vilaine)

Le frère Léandre était un homme de vaste culture, surtout dans le domaine scientifique (sciences physiques, biologie, entomologie, archéologie, préhistoire, etc.)



Il a laissé, en particulier une riche et abondante collection de lépidoptères (papillons) et de coléoptères, déposée aujourd'hui au musée de sciences naturelles de Ploërmel. Cette collection fut initiée et largement enrichie dès les années 1950 (il avait 30 ans), à l'École Notre-Dame d'une part, puis complétée et entretenue jusqu'en 1998 au lycée de l'Assomption de Rennes, établissement où il a enseigné les sciences physiques pendant vingt-huit ans.

Des amis, des connaissances, des coopérateurs et des missionnaires dispersés à travers le monde avec qui il entretenait des contacts suivis (en particulier en Guyane et en Ouganda), lui faisaient parvenir des échantillons d'insectes jugés intéressants, provenant de leur pays d'activité. Ceci explique la composition de sa collection forte de 53 boîtes dont 36 de lépidoptères et 27 de coléoptères parmi lesquelles on compte 6 grandes boîtes de papillons venus d'Ouganda et 8 de Guyane.

Cet ensemble d'une remarquable qualité est le résultat du travail d'un homme passionné par tout ce qui a trait à la nature, capable de rigueur, de précision méticuleuse et d'une patience exemplaire, à l'image de l'enseignant qu'il fut.

Le frère Léandre s'intéressait aussi à l'archéologie et à la préhistoire et ne manquait pas de saisir les occasions qui lui étaient offertes de pouvoir découvrir telle ou telle région de France. Là, lui habituellement discret, pouvait se montrer passionné et disert.

Frère Joseph Moisan (1921-2012) né à Saint-Gravé, Morbihan, le 6 avril 1921.

Toute sa vie active, le Frère Moisan la passa dans l'enseignement, depuis l'école primaire à Auray jusqu'aux classes terminales de lycée à Pontivy. C'est à Auray qu'il s'initia à la botanique en compagnie de ses collègues enseignants, au point d'en devenir un excellent

connaisseur. Par la suite, il s'est illustré surtout par la célèbre découverte de la « fougère des puits », *Trichomanes speciosum*.

En effet, après quelques années d'enseignement à Auray, Malestroit, Pontivy et Languidic, il arriva en avril 1948 comme professeur de sciences naturelles à l'école d'agriculture de la Touche à Ploërmel. Il fut tout de suite intrigué par une fougère inconnue qui poussait dans le puits de l'école établie autour d'un vieux manoir. S'aidant de la flore de Bonnier, il la détermina comme le *Trichomanes radicans*, selon la nomenclature de l'époque. C'était une fougère dont on ne connaissait encore en France que quelques très rares localités dans le Pays basque, et par ailleurs en Europe occidentale dans les îles Britanniques. Sans être secrète, cette découverte exceptionnelle resta néanmoins confidentielle.



Un des puits où fut découvert le *Trichomanes speciosum*

Ce n'est qu'en 1952 qu'elle fut connue du monde scientifique. Effectuant des échanges de rosiers avec le jardin botanique de la ville de Rennes, mais n'ayant rien d'autre à proposer cette fois-là, J. Moisan envoya un échantillon de la fougère du puits. Surprise à la Faculté des

sciences de Rennes ! Comment le *Trichomanes* pouvait-il venir du milieu de la Bretagne ?

Durant le printemps et l'été 1953, sur les conseils de H. des Abbayes, professeur à l'Université de Rennes (futur auteur de *La Flore du Massif armoricain*), qui vint voir la plante à Ploërmel, et parfois en sa compagnie, J. Moisan et le Fr. Louis-Arsène se mirent à rechercher la fougère dans les puits autour de Ploërmel : ils la découvrirent dans 46 puits dispersés dans 6 communes ! Ils avaient visité 750 puits dans tous les environs ! Cette découverte fut publiée par Louis-Arsène dans le bulletin de la Société botanique de France (1953).

Muté à Pontivy en 1955, le frère Moisan réédita ses découvertes quelques années plus tard en trouvant la fougère dans 72 nouveaux puits au bout seulement d'une année de prospection.

Professeur de sciences de la vie et de la terre en classes de lycée, notamment en Terminale, il avait un très haut niveau de connaissances qu'il ne cessait de parfaire dans les disciplines qu'il enseignait, en biologie humaine, animale et végétale et en géologie, participant chaque année aux sessions organisées en différents points de la France par les facultés catholiques de Lyon ou de Lille.



Le frère Joseph Moisan
en sortie minéralogique en octobre
1987, à l'île de Groix

Il avait une prédilection et une compétence particulière pour la **minéralogie**. Afin de déterminer la composition minéralogique des roches qu'il étudiait, il avait confectionné un nombre incalculable de lames minces, avec du matériel de fortune. Elles lui servaient pour son enseignement ou pour ses recherches personnelles et aussi à l'intention des professeurs et chercheurs de l'institut de géologie de l'Université de Rennes avec lesquels il avait des contacts assidus. Tout était

reporté de son écriture fine sur des carnets. L'île de Groix lui était particulièrement familière. Les minéraux spécifiques qu'elle renferme et qu'il connaissait si bien disent toute l'histoire de cette unité géologique remontée des profondeurs de l'écorce terrestre au cours de l'ère primaire.

Le Frère Moisan était un scientifique accompli. Nous conserverons de lui le souvenir d'un grand savant mais d'une grande humilité qui n'a jamais rien voulu publier lui-même.

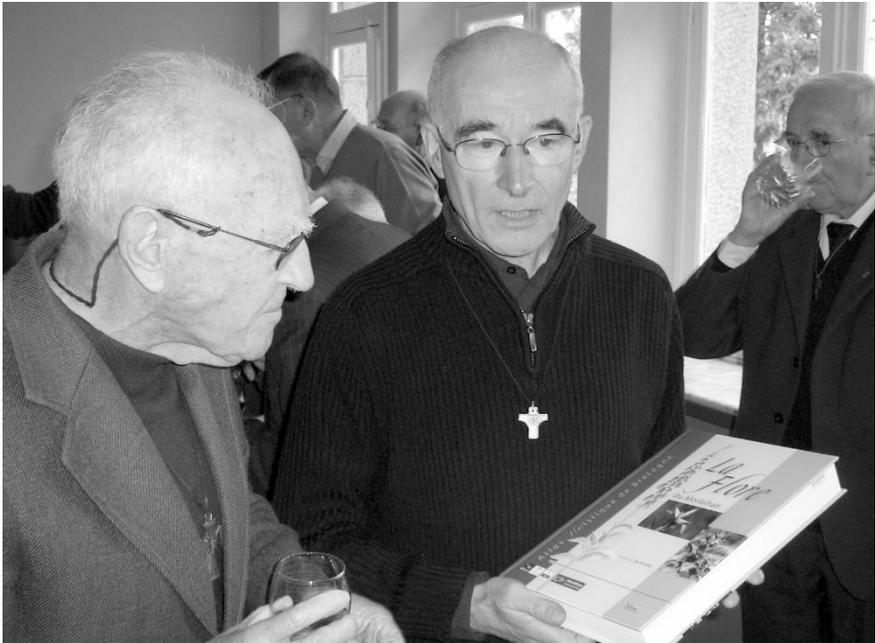
Sa collection d'un millier de lames minces a été donnée à l'Université de Rennes en 2019.

(d'après Frère Gabriel Rivière)

FRÈRE GABRIEL RIVIÈRE

Le frère Gabriel Rivière, né en 1942 à Peillac (Morbihan), a exercé comme Frère de Ploërmel dans nos écoles du Morbihan, en particulier au juvénat d'Hennebont et au lycée agricole de la Touche, comme enseignant et économiste. Depuis 1988, il a assuré l'économat provincial du Morbihan comme économiste en titre, puis de la province de France comme adjoint chargé de la comptabilité.

Ses moments libres, il les a consacrés à la botanique, sa passion et sa vie. Il a accepté de nous livrer quelques aspects de ses activités scientifiques



1 - Frère Gabriel, en 2007, tu publiais un livre de 610 pages intitulé « La flore du Morbihan ». Que représente ce livre pour toi ?

Un aboutissement, un soulagement ! La préparation de ce livre, la rédaction des textes, le choix des photos, les aller-retour chez l'éditeur... ne se sont pas faits sans beaucoup de soucis !

En même temps, je ressens une certaine fierté d'avoir pu mener à bien cet ouvrage qui fait partie d'une collection d'ouvrages de même type, réalisés dans les divers départements de l'ouest de la France, sous l'égide du Conservatoire Botanique national de Brest. Il met à la disposition des acteurs de l'aménagement du territoire et en particulier des gestionnaires des espaces naturels un état, à un moment donné, de la flore et de la végétation d'un territoire géographique, en l'occurrence le département du Morbihan. Il est utilisé notamment par les bureaux d'études, dans les centres de documentation...

2- Peux-tu présenter brièvement le contenu de l'ouvrage ?

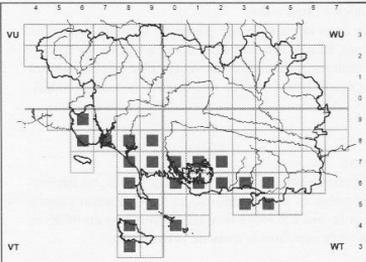
Le cœur de l'ouvrage, 55 % du total, est un atlas floristique. Il consiste en une représentation cartographique de la répartition géographique des espèces végétales qui croissent spontanément dans le département du Morbihan, soit près de 1500 espèces. Le mode de représentation choisi, comme dans beaucoup d'ouvrages de ce type, notamment les autres atlas floristiques de l'ouest de la France, est une cartographie par réseau. Le département est divisé en mailles de 10 km sur 10 km, soit environ 100 mailles, selon un tracé qui n'est pas arbitraire, mais un tracé européen figurant sur certaines cartes géographiques au 1/25^{ème}. La présence de la plante dans la maille est représentée par un signe, en l'occurrence un petit carré plein.

Un simple coup d'œil permet ainsi d'appréhender la répartition géographique d'une plante : est-elle commune, répartie sur l'ensemble du territoire, ou seulement dans la région maritime ? Ou bien peu commune ou rare, dispersée dans le département, voire même présente en un très petit nombre de points ou même dans une seule localité ?

Les cartes, qui figurent sur la page de gauche, sont accompagnées sur la page de droite, d'un commentaire apportant des informations sur l'abondance ou la rareté de la plante, son écologie, quelquefois sur sa situation géographique, parfois la date et l'auteur de l'observation, éventuellement sur sa disparition ancienne ou récente.

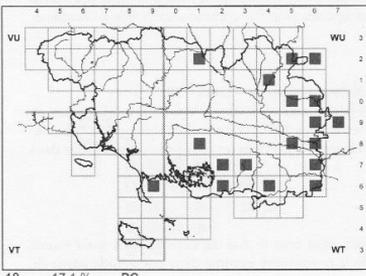
[Ci-joint, une demi-page de l'atlas cartographique, avec les commentaires, p 378-379]

Oenanthe lachenalii
Oenanthe de Lachenal



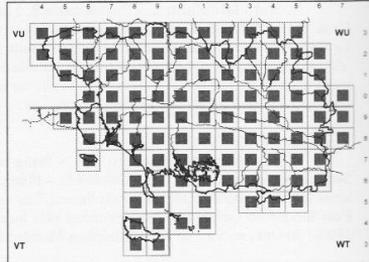
23 21,9 % PC

Oenanthe aquatica
Oenanthe aquatique



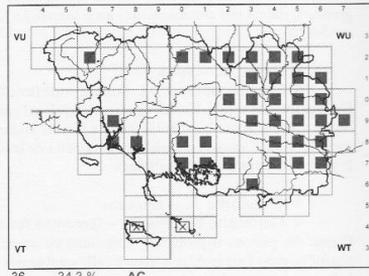
10 47,4 % PC

Oenanthe crocata
Oenanthe safranée



105 100 % TC

Aethusa cynapium
Petite cigue



26 94,9 % PC

● *Oenanthe lachenalii* C.C. Gmelin – Œnanthe de Lachenal – I

Cette espèce est assez commune sur le littoral, dans les prairies marécageuses saumâtres, les dépressions alcalines arrière-dunaires. Elle a disparu des marais de la Vilaine en amont du barrage d'Arzal depuis la mise en place de ce dernier (P. Dupont).

● *Oenanthe crocata* L. – Œnanthe safranée – I

Cette grande plante à répartition atlantique-méditerranéenne est très rare en France en dehors du Massif armoricain, mais très commune en Bretagne. Elle habite les cours d'eau vive peu profonds (rivières et ruisseaux), les fossés, les prairies hygrophiles. Ses racines tubéreuses sont très toxiques.

● *Oenanthe aquatica* (L.) Poiret – Œnanthe aquatique – I

Syn. : *Oenanthe phellandrium* Lam. – Vivant sur les bords vaseux des étangs, des rivières et des fossés, elle est peu répandue dans l'est mais peut être abondante dans ses stations. Dans le sud-est, elle a été notée à Coërsurho en Muzillac, Kervily en Berrie, Noyal, Suscinio en Sarzeau et Saint-Avé. Elle est très rare plus à l'ouest : canal entre l'Oust et le Blavet près de Saint-Gonnyer ; Carnac (Y. Guillevic et J. Hoarher, dans les années 1980).

◆ *Aethusa* L.

● *Aethusa cynapium* L. subsp. *cynapium* – Petite cigue

Cette plante toxique est assez répandue dans l'est mais peu commune dans la région maritime et apparemment très rare ailleurs, comme dans toute la Bretagne occidentale. Elle fréquente les jardins, le voisinage des habitations. La subsp. *elata* Hoffm. ex Schübler & Martens (subsp. *cynapioides* (M. Bieb.) Nyman, var. *elatior* Döll) pourrait éventuellement se trouver dans les lieux boisés frais, mais elle semble difficile à caractériser.

Cette cartographie est précédée d'une partie importante portant sur le département du Morbihan : sa géologie, son relief, son climat... Sur les principaux aspects de la végétation : du littoral ou de l'intérieur... Sur l'approche phytogéographique : les répartitions mondiales des plantes, les migrations végétales, leur distribution régionale, l'évolution de la flore... Sur l'histoire de la botanique en Morbihan où se sont illustrés plusieurs Frères de l'Instruction chrétienne de Ploërmel... Sur la valeur patrimoniale de la flore, etc.

3- *Ton nom apparaît comme le seul auteur, mais tu écris avoir eu de nombreux collaborateurs. Peux-tu apporter quelques précisions ?*

En effet, de très nombreux botanistes ont contribué à la connaissance de la chorologie des plantes (leur répartition géographique), en faisant part de leurs découvertes, ou qui ont travaillé directement sur les atlas préliminaires. Leur énumération et les remerciements qui leur sont adressés prennent une page de l'ouvrage !

Il faut noter que cette collaboration continue, mais directement avec le Conservatoire botanique : un atlas floristique ne représente pas la plénitude des connaissances sur la géographie des plantes, mais l'état des connaissances pour une période donnée s'étalant sur environ 25 ans, sur des surfaces qui ne peuvent être que partielles. C'est pourquoi, chaque année, des découvertes nouvelles sont effectuées, de plantes qui avaient échappé à l'observation, ou se trouvant sur des terrains inexplorés, ou d'espèces nouvelles qui apparaissent continuellement, car la flore évolue. Ces données nouvelles sont publiées dans la revue *ERICA* du Conservatoire botanique.

4- *Comment as-tu pu réaliser un tel travail ? Quelle formation ? Quelles aides financières, matérielles, directrices ?...*

C'est tout jeune que je me suis intéressé à la botanique. Étant étudiant, j'avais trouvé dans un grenier un vieil exemplaire d'une célèbre flore, *La flore de l'ouest de la France*, il ne m'a plus quitté ! À l'université où j'ai préparé une licence de sciences naturelles comme on disait à l'époque, j'ai eu comme « maître » un éminent professeur de botanique, le chanoine Corillion, de l'université catholique d'Angers, avec lequel je suis toujours resté en relation : il fut par la suite l'un des auteurs de *la Flore du Massif armoricain*. Plus tard j'ai

été initié à la cartographie de la flore par le professeur Dupont de l'université de Nantes.

C'est alors que j'ai commencé à parcourir la campagne autour de mes résidences successives en différents points du département. Cela suppose évidemment beaucoup de kilomètres parcourus !... et beaucoup de carburant consommé !

Pour la préparation matérielle de l'ouvrage, j'ai été considérablement aidé par le Conservatoire botanique, par ses conseils, et par la réalisation des cartes par son service informatique. La publication de l'ouvrage lui-même a été financée par les acheteurs et aussi par le Conseil départemental du Morbihan et le Conseil régional de Bretagne qui ont acheté un certain nombre d'exemplaires pour les distribuer dans les centres de documentation des collèges, des lycées, etc.

5- Comment se déroule une sortie botanique ?

Je parlerai des sorties botaniques organisées sous l'égide du Conservatoire botanique de Brest. Il faut d'abord un organisateur, c'est-à-dire quelqu'un qui connaît bien la flore et qui a déjà exploré l'endroit où va se dérouler la sortie. Il doit prévoir les accès, les endroits où garer les voitures, où pique-niquer, où se réfugier éventuellement en cas d'intempérie... Il lui faut aussi parfois endosser la responsabilité lors de l'incursion sur un terrain en l'absence de l'autorisation du propriétaire ! J'ai moi-même organisé un bon nombre de sorties depuis les années 1990.

Le nombre de participants est variable : souvent autour de 10 à 15 personnes, quelquefois moins, rarement jusqu'à 25 : ça dépend de l'intérêt du site visité et de la disponibilité des personnes. Une sortie botanique n'est pas un cours distribué à des élèves ! C'est plutôt un moment où les participants partagent leurs connaissances sur les plantes rencontrées, sur leur identification. Il faut parfois demander à l'un ou l'autre d'expliquer quand il s'agit d'une espèce que peu de personnes connaissent. Des discussions animées s'élèvent parfois à propos de telle plante dont l'identité n'est pas évidente : il faut alors se référer aux textes. C'est l'occasion pour les botanistes jeunes ou inexpérimentés d'accélérer leurs connaissances botaniques, mais parfois jusqu'à saturation !

Il arrive aussi de faire une découverte inattendue. Je me souviens d'une sortie près du canal de Nantes à Brest pour observer le capillaire de Montpellier, une fougère méridionale découverte l'année précédente, inconnue jusqu'alors en Bretagne intérieure. Quelle ne fut pas notre surprise ? Celle de trouver une autre fougère encore plus rare totalement inconnue en Bretagne !



Sortie botanique avec les membres d'ERICA (photo RIALAIN°
Deuxième, à gauche, rangée d'en bas, tête levée, le frère Gabriel Rivière

6- *Quelles découvertes nouvelles as-tu éventuellement faites ?*

Qu'appelle-t-on découverte nouvelle ? S'agit-il d'une plante que je ne connaissais pas ? Ou d'une plante qui était inconnue dans le secteur exploré ? dans le département ? dans la région ? en France ? dans le monde ?

Depuis que je fais de la botanique, de très nombreuses espèces ont été ajoutées à la flore du Morbihan par rapport aux publications précédentes, notamment *La Flore du Massif armoricain (1971)*, par moi-même ou par mes collègues. Et ces découvertes se poursuivent chaque année.

Je n'ai jamais découvert d'espèces nouvelles pour la science ! Ce n'est pas qu'il n'y en a plus à découvrir, mais plutôt que pour décrire de nouvelles espèces, il faut recourir à des techniques sophistiquées comme les comptages chromosomiques ou actuellement la phylogénie moléculaire, techniques qui ne peuvent se pratiquer que dans les laboratoires spécialisés.

J'ai découvert quelques espèces nouvelles pour la France, mais ceci est partagé par bien d'autres collègues botanistes. Je citerai le cas d'une ombellifère, le sélin, une plante de la famille de la carotte. Lorsque je le trouvai au bord du canal de Nantes à Brest, c'était une nouveauté pour le Morbihan, mais pas pour la Bretagne. Quelques années plus tard, je trouvai une autre plante que les flores usuelles conduisaient à lui donner le même nom, mais qui à son aspect général se révélait différente. On avait donc un seul nom pour deux espèces différentes ! Ayant contacté différents botanistes en France et même en Espagne et consulté des flores espagnoles et portugaises, j'en conclus que l'une des deux n'était pas le *sélin à feuilles de carvi* comme tout le monde l'appelait, mais une espèce méconnue en France : le *sélin de Brotero* (Brotero, un botaniste portugais auquel est dédiée cette plante), une plante qui n'était connue jusqu'alors que dans le nord-ouest de l'Espagne et le nord du Portugal. Il fallait donc ajouter cette espèce à la Bretagne et à la France !

7- A-t-on recours à toi aujourd'hui encore ? Pour ton savoir, pour la formation des jeunes botanistes ou étudiants ?

C'est essentiellement dans les sorties botaniques organisées qu'on rencontre des étudiants, alors que les facultés de science ne dispensent plus guère de formation à la botanique.

Il m'arrive aussi parfois d'être sollicité par des étudiants pour les accompagner sur le terrain afin de les aider à identifier les plantes. C'est l'aspect concret qui vient compléter les connaissances générales acquises dans les cours.

8- Un vrai botaniste n'est pas seulement un homme de science : qu'as-tu appris de la nature et de la création ?

Tu as dit : la création. Je considère effectivement la nature comme la Création, l'œuvre amoureuse de Dieu pour l'humanité ! Je la respecte profondément et je me déssole qu'elle soit si abimée par les destructions et les pollutions de toute nature, par la perte de biodiversité, par le réchauffement climatique aux conséquences dramatiques pour l'humanité et pour la nature elle-même. Je respecte tout ce qui est vivant, que ce soit les animaux ou les plantes, sans toutefois en faire un absolu (tant pis pour les espèces « nuisibles » ou pour les « mauvaises herbes » !) À l'opposé de certaines idéologies, je considère que l'homme est doté d'une dignité qui le place au sommet de la création. J'adhère pleinement à la lettre du pape François sur l'écologie : *Laudato si'*.

« *Que tes œuvres sont belles ! Que tes œuvres sont grandes ! Seigneur, Seigneur, tu nous combles de joie !* »

* * *



Deux fougères dans un puits, dont le *Trichomanes*

ET AUSSI ...

D'autres noms méritent d'être cités dans cette étude, au moins pour simple mémoire :

le frère **Isidore David, (1907-1986)**, plus connu sous le nom de Frère Maurice, ingénieur agronome, professeur à l'école d'agriculture de la Touche (Ploërmel) pendant quarante ans. Excellent connaisseur de la flore, il intéressait les élèves par ses histoires drôles, les encourageait à constituer un herbier.

le frère **François Jouquand (1909-1980)**, excellent botaniste et qui possédait un herbier personnel ;

le frère **Armand Bruchec (1913-2003)** dont l'herbier riche de quelques centaines de plantes est aujourd'hui conservé aux archives de la maison-mère ;

le frère **Jean Le Duff (1921-2012)**, professeur de sciences puis documentaliste à l'école d'agriculture du Nivot, qui a laissé un herbier à l'école ;

le frère **Yves Nédélec** (né en 1940) qui a recensé les plantes des Marquises durant son séjour dans ces îles ;

le frère **Louis Duhoux (1947-1996)**, professeur à l'école d'agriculture de Derval pendant vingt ans, aux talents multiples, et excellent botaniste dont l'herbier est conservé au Centre de Documentation du lycée ;

le frère **Jean-Baptiste Latxague(1887-1982)**, français ayant rejoint l'Espagne en 1904, dont on garde encore l'herbier à Nanclarès de la Oca, mais qui était surtout connu dans la région comme sourcier confirmé ;

le frère **Paul Ricordel (1898-1967)**, qui, pendant son séjour à Corseul, capitale des Coriosolites au temps de l'apogée de Rome, a découvert dans le jardin de l'école, puis dans les environs, des vestiges et objets gallo-romains. Sa collection, après quelques années de dépôt à Ploërmel, a été restituée à la commune de Corseul et y est présentée dans une salle du musée local.

et d'autres noms qui mériteraient sans doute d'être ajoutés à cette liste.

III

LE JARDIN BOTANIQUE DE LA PRAIRIE

Frères Euphrosin-Joseph, Cléonique-Marie et Hermas

De 1900 à 1967, les frères de La Prairie au Canada se glorifiaient, à juste titre, de posséder un magnifique jardin botanique. Le frère Marie-Victorin (F.E.C.), un des princes de la botanique au Canada à cette époque, le reconnaissait à l'occasion du décès du frère Euphrosin-Marie en janvier 1941. » Sans argent, sans autre capital que sa volonté d'éclairer et d'instruire, sa connaissance des plantes, son ingéniosité et sa ténacité, il a mis debout avec l'aide de trois de ses confrères, qui comptent parmi les plus brillants élèves de l'Institut Botanique de l'Université de Montréal (FF. Cléonique-Joseph, D.Sc., Irénée-Marie, D.Sc., et Robert-Marie), un Jardin Botanique privé qui est un modèle du genre et que devraient imiter nos grandes maisons d'enseignement, les écoles normales surtout. »

Après la disparition des frères Hermas et Cléonique, la relève n'a pas suivi : en 1967, une simple pelouse a remplacé ce magnifique jardin botanique. Son histoire, cependant, mérite encore d'être contée.

Frère Euphrosin-Joseph Rousselin, fondateur du jardin botanique.

Jean-Marie Rousselin est né à Amanlis (Ille-et-Vilaine) le 17 septembre 1854. Au noviciat de Ploërmel, il prend le nom de frère Euphrosin-Joseph. De 1875 à 1883, il est missionnaire en Guadeloupe jusqu'aux premières laïcisations (Lois Ferry) de nos écoles. Il rentre en France et devient professeur au noviciat de 1884 à 1890. Son expérience missionnaire le porte volontaire pour le Canada où dès septembre 1890, il devient responsable des postulants. Il occupera ensuite de multiples fonctions : au noviciat, dans l'inspection des écoles ou l'économat. C'est lui qui dressa les plans de la chapelle de La Prairie en 1917, à l'occasion du premier centenaire de la congrégation.

Le premier gros travail réalisé par le frère Euphrosin-Joseph et les jeunes en formation à La Prairie consista à transformer le terrain inculte et rocailleux de la « commune », cette vaste prairie où venaient de s'installer les Frères en une terre meuble susceptible de faire pousser l'herbe, les plantes et les fleurs,. Dix ans plus tard, la Prairie était devenue une oasis verdoyante au milieu d'un espace livré à l'exploitation du schiste.

Une lettre de 1930, adressée à M. Jacques Rousseau qui venait de visiter **le jardin botanique** en compagnie du frère Marie-Victorin, nous apprend les débuts de son expérimentation en botanique et l'idée de la création d'un jardin botanique :

« Ce fut à Ploërmel (France), en 1887, durant une tournée d'herborisation avec quelques confrères, que l'idée me vint de planter les échantillons de plantes que j'avais analysés : ce fut le commencement d'un jardin botanique.

Mon but était : a) de suivre jour par jour le développement des plantes durant la saison végétative ; b) de procurer à nos jeunes élèves le moyen facile d'étudier sur place une foule de végétaux mis à leur portée ; c) enfin, de procurer à ceux qui n'étudient pas la botanique l'occasion d'apprendre le nom d'une quantité de plantes qu'ils rencontrent tous les jours sur le chemin sans savoir les nommer.

Après quatre ans d'expérimentation et de culture botaniques, je quittais la France (1890) pour venir au Canada. Ici, je ne perdis pas de vue mon idée première et, en 1900, je fis, dans un carré de notre jardin mis à ma disposition ce commencement de classification des



plantes de la région de Montréal. Cet essai dura environ quatre années. Un changement d'obédience ne me permit pas de continuer, et aucun confrère ne se chargea du parterre... négligé, qui se détruisit de lui-même.

Une nouvelle tentative fut faite en 1915. »

C'est à cette date qu'intervient le frère Cléonique-Marie Bablée qui va prendre la relève, sans que, cependant, le frère Euphrosin ne se retire totalement de l'entreprise.

Les Annales « Chez Nous » de la Prairie nous apprennent qu'en octobre 1926 le jardin botanique de l'économiste provincial (Frère Euphrosin) et le jardin d'agrément entretenu par les « ouvriers volontaires » du frère Cléonique ont paru dans tous leurs éclats au cours des mois d'août et de septembre : variété des plantes, heureux mélange des couleurs sans oublier l'agrément d'un joli bassin récemment achevé. En mai 1931, le frère Euphrosin est signalé comme toujours actif et en 1934, les novices et scolastiques ont planté, durant les vacances près de 200 pins et mélèzes dans les parterres du jardin botanique et le long des allées.

Frère Cléonique Bablée

le jardin écologique et taxonomique

Il semble que ce soit dès 1912 que le frère Cléonique, revenu des États-Unis, fut invité par le frère Louis-Arsène, alors provincial, à s'occuper du jardin délaissé par le frère Euphrosin. Il commença par y faire quelques transformations, y dessinant notamment une petite vasque et un monument à Saint-Joseph.

Plus tard, dans les années 1918-1924, lors de son séjour au Bureau des Études, les supérieurs lui demandèrent d'installer, sur une bande de terrain de 20 mètres de largeur et située le long du cimetière paroissial, un jardin écologique. La collaboration des jeunes en formation lui était assurée pendant les récréations... mais ils manquèrent à l'appel et le frère dut, dans les débuts, s'occuper seul de son projet. Plus tard, il bénéficiera de l'arrivée du frère Hermas-Marie Gauthier qui saura mener à bien quelques-uns de ses projets.

Le 24 avril 1923, le frère Joas, alors visiteur provincial, proposait au frère Cléonique un nouveau défi :

« Avant mon départ de La Prairie, je n'ai pu voir le frère Léonardi, mais j'ai demandé au frère directeur de le prévenir que le terrain auprès du cimetière de la ville serait à votre disposition. Je ne doute pas que vous y créeriez le site le plus agréable, le plus recherché de la communauté ; vous penserez aux fleurs des champs, sans oublier les hommes, leur ménageant quelques minuscules bosquets où, à l'abri et dans le plus fructueux recueillement, ils puissent lire quelques belles pages, causer un peu au bon Dieu, tout en écoutant le joyeux babil des oiseaux. Vous savez que je désire ce coin très beau - je m'y prêterai donc de tout cœur. »



Le kiosque tétradécagonal du frère Cléonique-Joseph

Le frère Cléonique dressa alors un plan qui fut approuvé. Le plus grand obstacle à la réalisation des plans prévus fut son absence de La Prairie de 1924 à 1944. Les principaux travaux étaient remis aux vacances.

Le frère Cléonique organisa seul les plantations des rosiers grimpants. Pour contrebalancer le monument, plutôt massif, de Saint Joseph, il proposa un kiosque tétradécagonal (14 côtés) à triple toiture et le construisit lui-même.

Au-delà de la pépinière furent édifiées en leur temps les *Petites Laurentides*, comprenant le Lac Rond, le Lac de l'Ermitage, l'Ermitage lui-même, cinq monticules, une tourbière, des Cascades et des boutons rocheux, les uns secs, les autres suintants, avec ponts et sentiers. Cette partie, comme la suivante, était garnie d'arbres. Un jardin sous-bois et une pièce d'eau avec bordure ornementale surélevée précédaient les terrains de la Grotte de Lourdes, d'où un sentier conduisait au cimetière de la communauté.

Cette section du jardin est l'œuvre principale du frère Hermas-Marie qui exécutait les projets de son maître.

Frère Hermas-Marie Gauthier le maître d'œuvre

Hermas Gauthier est né à Sant-Eugène, près de Hawkesbury le 13 octobre 1887. Ses premières années de scolarité furent gâchées par des



Bassin du jardin botanique creusé par le frère Hermas-Marie avant 1935.
Photo prise en 1940

changements fréquents d'écoles et de méthodes pédagogiques, mais le déménagement de la famille le conduisit à Buckingham où l'on apprenait mieux dans la classe du Frère Charles-Émile. C'est le 9 juillet 1901 qu'il entra au juvénat de La Prairie.

Sa formation terminée, il reçoit sa première obédience, en août 1906, pour l'école Sainte-Élisabeth de Montréal. En 1911, il fait partie des fondateurs de l'école de la Sainte Famille, toujours à Montréal et reçoit une classe de 120 élèves. Puis ce furent Chambly, Shawinigan, Grand'Mère. En 1923, des ennuis de santé l'obligent alors à un repos forcé et il arrive à La Prairie où il enseigne au juvénat et consacre tous ses temps libres au jardin botanique. Les « *petites Laurentides* » imaginées par le frère Cléonique, c'est lui qui les a bâties pierre à pierre, brouettée à brouettée avec courage et ténacité.

Entre temps, il fait la classe au juvénat, parcourt les écoles pour aider les confrères débutants, particulièrement dans l'enseignement de la lecture et la tenue des cahiers. Il passe ses dernières années tout près du scolasticat où il donne des cours de diction et prépare des pièces de théâtre.

La mort le surprend le 19 janvier 1961 à la sortie d'un cours de phonétique et d'art dramatique.

* *

Le frère Euphrosin meurt en 1941. Le frère Cléonique retrouve La Prairie en 1944. Avec le frère Hermas, il entreprend de nouveaux travaux d'aménagement et de reconfiguration. À l'automne 1947, un petit lac est creusé et en 1948, le petit pont de bois est remplacé par une construction en béton. À compter de 1951 les étangs, les îlots de plantes, les sentiers sont reconfigurés. En 1953, la section taxonomique compte 2000 spécimens et un système d'irrigation branché sur l'aqueduc délivre aux plants l'exacte quantité d'eau qui leur convient.

Après les décès des frères Hermas-Marie en 1961 et du frère Cléonique en 1965, une réflexion sur l'avenir du jardin botanique s'imposait. Faute de main d'œuvre, tout est nivelé en 1967 pour laisser place à un espace gazonné et fleuri où, jusqu'en l'an 2000, plus de 150 variétés de plantes vivaces seront cultivées.

* * *

Terminons cette présentation du jardin botanique de La Prairie par cette description datant de 1931, à sa période sans doute la plus glorieuse, de la plume du frère Euphrosin :

« Ce jardin, qui date de 1915, est cultivé et entretenu par les scolastiques sous la direction de leurs professeurs ; il comprend deux parties bien distinctes.

Dans la première, le jardin taxonomique, les plantes indigènes et naturalisées sont placées les unes à côté des autres, dans des plates-bandes circulaires suivant l'ordre de la classification systématique.

La collection d'herbes et d'arbustes comprend dans son ensemble 90 familles différentes et forme un total d'environ 750 espèces. Une étiquette spéciale placée devant chaque sujet porte ses noms latin, français et anglais.

La seconde partie est à la fois jardin d'agrément pour la culture spéciale des plus belles espèces exotiques pouvant croître en plein air sous le ciel canadien, et jardin écologique où l'on s'est efforcé de placer les plantes dans leur milieu naturel ; c'est dans ce but qu'on a créé des collines artificielles, des pièces d'eau, des bosquets, etc., qui donnent à l'ensemble un aspect original et agréable tout à la fois.

On retrouve dans ce jardin les mêmes végétaux que dans le précédent, mais situés cette fois dans l'un des trois habitats des plantes : les hydrophytes ou plantes aquatiques, les xérophytes ou plantes qui croissent dans les lieux secs et les mésophytes ou plantes qui croissent dans les conditions ordinaires au point de vue du sol et de l'humidité.

Le coup d'œil sur ces parterres est ravissant surtout au mois de juin lorsque les bosquets sont en fleurs et que d'innombrables oiseaux voltigent et nichent en toute sécurité dans les buissons. Tout, dans ces jardins, favorise la vie naturelle des oiseaux, des insectes et des plantes. Aussi, nos scolastiques et les Frères y trouvent-ils un plaisir récréatif très apprécié et un profit au double point de vue physique et intellectuel. »

Utiles repères chronologiques

1915 Création du jardin botanique, oeuvre du F. Jean-Marie Rousselin (Euphrosin).

1923 Mise à la disposition du F. Cléonique-Joseph du terrain longeant le cimetière de la paroisse (ref. *lettre du F. Joas au F. Cléonique-Joseph* 24 avril 1923).

1924 Construction du monument dédié à Saint-Joseph dans le terrain devant servir au jardin botanique du F. Julien Bablée (Cléonique-Joseph). Bénédiction le 8 mai 1927.

1924 Aménagement de la nouvelle section du jardin botanique. Il s'agit de la section taxonomique à gauche du monument dédié à Saint-Joseph. L'ancien jardin du F. Euphrosin est abandonné. Il était situé au fond de la maison à gauche sur le plan no. 36 du F. Ambroise-Étienne. (Voir ce plan.)

1927 La nouvelle section du jardin botanique s'embellit d'un kiosque à 14 côtés au milieu de la roseraie, oeuvre du F. Cléonique.

1927 Le jardin compte 700 plantes différentes et quatre rangées d'arbres (ref. *Chronique* mars 1927)

1930 Le jardin botanique à l'initiative du F. Euphrosin-Joseph qui y consacre ses loisirs depuis un grand nombre d'années demande des semences à Jersey (Angleterre). Aide des FF. Cléonique-Joseph, Irénée-Marie et Robert-Marie. Tous les 3 sont diplômés de l'Université de Montréal en botanique. (ref. *Chronique* 1930)

1931 Selon le rapport faisant partie d'une pièce de correspondance le jardin botanique comprend 2 parties, l'une taxonomique et l'autre écologique. Il existe aussi des collines artificielles et des pièces d'eau.

1936. Le F. Cléonique-Joseph avec des confrères a pendant les vacances fait des additions ou transformations au jardin écologique de la maison principale.

1943 L'herbier du F. Cléonique-Joseph sera incorporé à l'herbier de l'Université de Montréal.

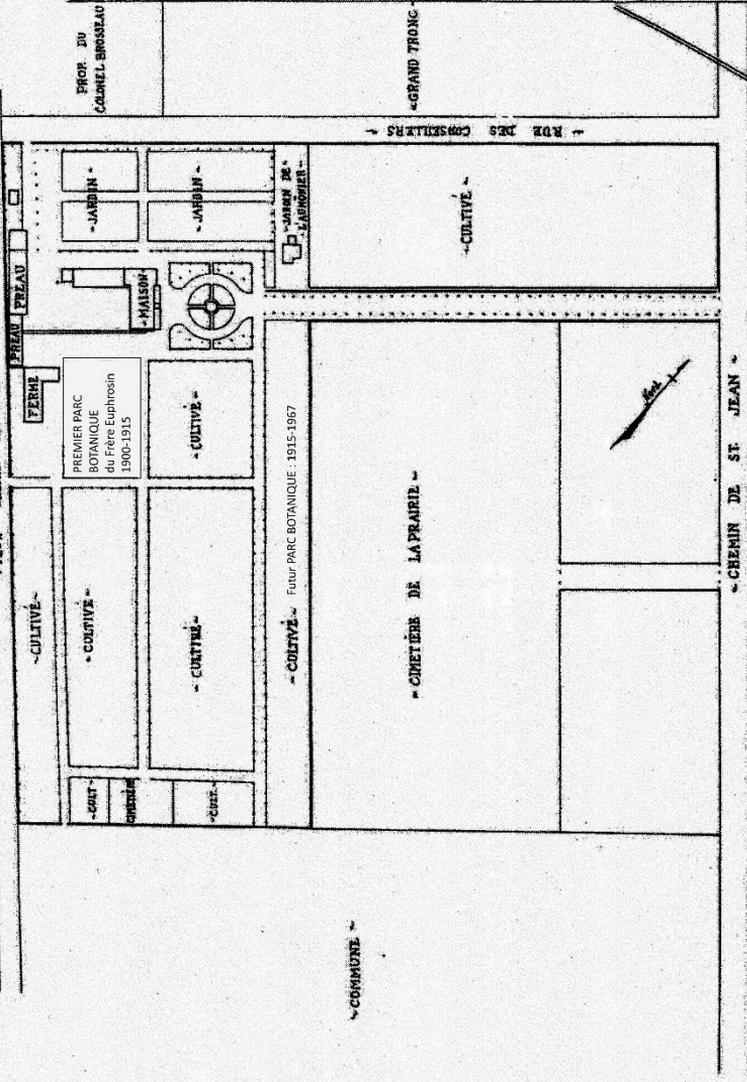
1947-1948 Transformations du jardin botanique (Ref. *Les Études* mai 1948)

1951.... Reconfiguration des étangs, des îlots de plantes, des sentiers Ref : Mise à jour de l'ouvrage du F. Gaston Roy *La propriété des FIC de La Prairie* (2017), p. 111.

François Boutin, Archiviste

Plan n° 29

LA CIE DE LA BRIQUETERIE DE LA PRAIRIE
VIEUX CHEMIN DE FER

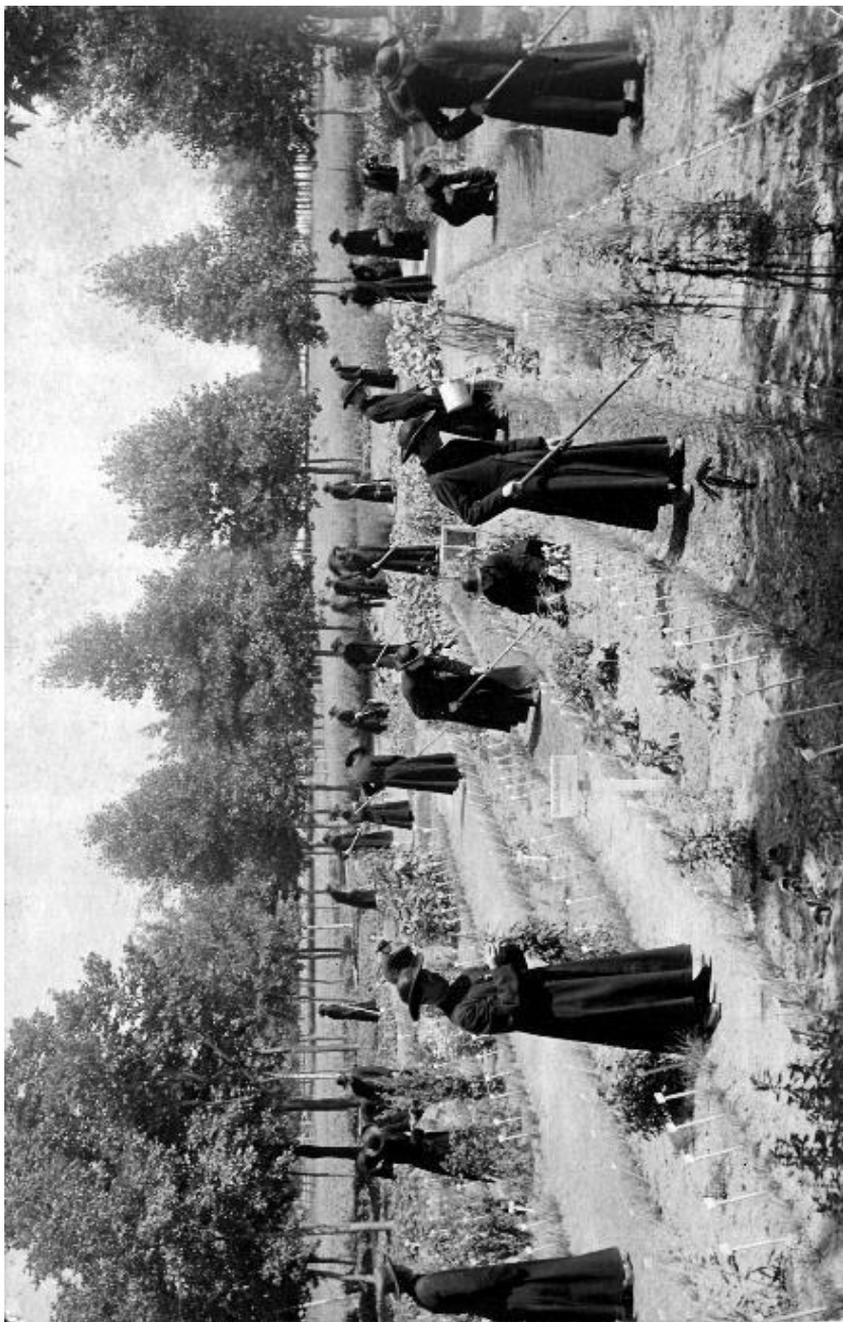


PLAN DE LA PROPRIÉTÉ DES FRÈRES DE L'INSTRUCTION
-CHRÉTIENNE ET DES ENVIRONS A LA PRAIRIE QUE., CAN.
1905 - 1911

E. Akella / pour un = 100 mètre anglais

M. Chabot (H. H. H.)

COMMUNE



Scolastiques et Frères s'activent autour du jardin botanique du frère Euphrosin



La roseraie du frère Cléonique-Joseph Bablée, plantée en 1934. Elle donne sur le kiosque tétradécagonal et sur les kiosques de Saint-Joseph



Les frères Euphrosin, Célestin-Auguste Cavaleau et Célestin Trégret se promènent dans le jardin botanique



Un des petits ponts sur le ruisseau, qui fait la joie des enfants

IV LE MUSÉE DE SCIENCES NATURELLES DE PLOËRMEL

Le Frère Pascal Le Pape

Comme nous l'avons vu plus haut, le Père de la Mennais avait déjà commencé un embryon de musée dans une salle proche de son bureau de travail. Il y collectionnait les coquillages et autres objets rapportés par les frères des colonies.

Cette tradition s'est perpétuée à la maison-mère : dans la Chronique N°4 de mai 1877, p 60-61, on trouve la note suivante : « Nous possédons un herbier assez complet, donné par le frère Elphège avec une collection de papillons. Il s'occupe en ce moment de former une collection de coléoptères qu'il nous destine également.

Nous avons aussi un bon nombre de coquilles et de minéraux rassemblés et classés autrefois par le frère Anatolien. Ces collections ayant été trop longtemps abandonnées, une nouvelle mise en ordre est devenue nécessaire. Mr l'abbé Mouillard (aumônier) et le frère Martial s'en occupent activement.

Pour compléter ces collections, nous faisons appel à la bonne volonté de tous les Frères...».

En juin (*Chro N°5*, juin 1877, p 91) le frère Elphège-Marie Quipoul envoie un courrier à la Chronique et donne les conseils appropriés pour la conservation et l'expédition des plantes, papillons et coléoptères, laissant à d'autres le soin d'indiquer ce qui est de leur spécialité.

Deux ans plus tard, en mai 1879 (*Chro N° 19*, p 362), c'est l'abbé Mouillard lui-même, expert en conchyliologie, qui explique comment conserver et expédier les coquillages et annonce avoir terminé la classification des spécimens existants. Il explique que la collection, riche de 600 espèces, est loin d'être digne de la Maison-Mère de l'Institut et réitère l'appel de 1877. Message bien reçu, car la Chronique de septembre (p 467) signale, parmi les objets reçus pendant les vacances, des coquillages et des madrépores provenant des frères Roland et Porphyre ainsi qu'une collection d'oiseaux et de coléoptères du Midi, offerte par le frère Maurice, de Buglose dans les Landes.

Que sont devenues ces collections en 1902-1904, à la période des expulsions ? Il y avait, sans doute, d'autres objets plus précieux à sauver ! de sorte qu'il est difficile de savoir ce qu'il en est advenu.

En 1960, à l'occasion des grands travaux du centenaire, une salle, située à l'extrémité Ouest du premier étage du bâtiment de la Procure datant de 1875, regroupe les collections de plantes et surtout de pierres et de minéraux encore conservées ainsi que l'ensemble des objets archéologiques trouvés à Corseul par le frère Paul Ricordel.

Les objets artistiques et autres souvenirs provenant des pays de mission où œuvrent les Frères, en particulier d'Haïti et de Tahiti, trouvent place dans deux grandes vitrines du hall d'accueil.

Il faut attendre l'année 1988 pour que le musée scientifique amputé des objets archéologiques rendus à Corseul, soit transféré à son emplacement actuel, dans le cloître du bâtiment principal de la maison-mère. Il y dispose d'une surface d'environ 100 m² (4m sur 25 m) où une série d'armoires vitrées collées au mur et une rangée de présentoirs centraux offrent aux visiteurs un échantillonnage d'objets divers où figurent les trois règnes : végétal, minéral et animal.



Vue globale du musée scientifique de la maison-mère

Ce musée scientifique s'est étoffé peu à peu et reçoit périodiquement, de la part d'amis des frères, des pièces nouvelles provenant d'horizons géographiques divers et souvent de haute valeur scientifique. De longues années durant, le **frère Pascal Le Pape**, professeur au postulat et au scolasticat, a veillé avec un soin jaloux à son entretien et l'a enrichi de fossiles provenant de sa collection, les uns naturels, les autres présentés en moulage plastique.



Le frère Pascal Le Pape dans le kiosque de l'horloge astronomique, autre secteur de sa compétence.

Les visiteurs s'émerveillent de la richesse, de la diversité et de l'abondance des spécimens présentés et s'arrêtent, selon leurs centres d'intérêt sur tel ou tel secteur. Les enfants, aiguillés par des « quiz » adaptés à leur âge, courent le long des présentoirs pour identifier les objets signalés à leur attention et s'arrêtent parfois avec effroi devant les araignées géantes ou les mygales terrifiantes aperçues au passage. D'autres, souvent guidés par leurs parents, étudient méthodiquement les diverses sections du musée, importunant ceux-ci de questions pertinentes mais parfois insolubles pour les non-initiés. Il n'est pas rare que les visites dépassent une heure de

temps. Malgré l'austérité dans sa présentation, ce musée conserve un intérêt certain ; les spécialistes en la matière nous encouragent à le garder tel quel.

Une visite détaillée s'impose maintenant.

Les armoires vitrées

Six grandes armoires à deux ou trois portes vitrées se présentent sur notre droite le long du mur. Sans ordre logique, sont présentés :



armoire N° 1

- deux planches de l'herbier du frère Louis-Arsène Bizeul (notoriété oblige) : le *Trichomanes speciosum* découvert en un premier temps en Bretagne dans le puits de l'école d'agriculture de la Touche par le frère Joseph Moisan et le *Sorbaronia arsenii* de Saint-Pierre et Miquelon identifié par le frère Louis-Arsène ;
- des vipères et couleuvres et quelques spécimens d'animaux exotiques comme un petit caïman et un pangolin ;
- des pierres taillées et autres objets de la civilisation caraïbe arrivés d'Haïti par les soins du frère Gendron.

armoire N°2

- œuvres d'art provenant de nos missions d'Afrique et Haïti surtout, en particulier un magnifique bateau sculpté ;
- des pièces de monnaie anciennes.

armoire N° 3

- des objets de Tahiti ;
- une vingtaine de boîtes de papillons et coléoptères de la collection du frère Cherruau.

armoire n° 4

- appareils scientifiques anciens provenant de certaines de nos écoles, dont un sextant venu de Cancale et de vieux appareils de photos.

armoires N° 5 et 6

- Ces deux armoires contiennent une belle collection de roches et de minéraux, bien identifiés et étiquetés. Des réserves complémentaires sont présentes dans les tiroirs du bas des armoires.

armoires du fond

- elles contiennent également des roches et minéraux. Au total, plus de 1000 spécimens de roches sont présentés et identifiés.

Les présentoirs

Passons maintenant à la découverte des divers présentoirs centraux : dix caissons de chaque côté.

présentoir du côté droit : On y trouve,

1. des objets préhistoriques et des pierres taillées de diverses provenances ;
2. des spécimens de mammifères : dents de cachalot, d'hippopotame, de sanglier, par exemple ;
3. des squelettes d'animaux marins dont une mâchoire de poisson-scie de 80 cm de long ;
4. encore des animaux marins dont une grosse pince de homard : poids 5 kg, taille 85 cm, âge 55 ans ;
5. des fossiles ;
6. des fossiles dont un magnifique poisson de l'ère secondaire de 20 cm de long ;
7. des moulages de fossiles (par le frère Pascal Le Pape) ;

8. des roches de la vallée de la Vilaine ;
9. des fossiles provenant d'excursions géologiques ;
10. des roches de la région d'Angers.

présentoir du côté gauche, en remontant du fond vers l'entrée

1. des coraux de Tahiti ;
2. des plantes et animaux domestiques plus une grosse éponge ;
3. des coquillages de Tahiti ;
4. des coquillages de Tahiti ;
5. des roches du Morbihan ;
6. des roches du Morbihan ;



7. une collection de nids récoltés par le frère **Louis Seité (Frère Ronan)** ;
8. des nids d'oiseaux ;
9. des œufs et des nids. Au total, une quarantaine de nids et autant d'œufs classés et rangés ;

10. des arachnides et coléoptères dont de grosses araignées et mygales.



Au premier plan, devant les présentoirs, un gros nid de frelons européens et un nid de frelons asiatiques avec une description sommaire permettant de les reconnaître.



Nid de frelons asiatiques



Nid de frelons européens

Au total donc, une grande variété d'objets nécessitant un entretien constant et un renouvellement approprié.

Bibliographie

Thèses et publications,

BABLÉE, Julien, *Autobiographie du frère Cléonique-Joseph* (1886-1965), Archives FIC, La Prairie, 1992.

ROY, Gaston, *Le frère Irénée-Marie Caron, un grand savant*, Archives FIC, La Prairie, 1998.

BABLÉE, Frère Cléonique-Joseph, *Études de développement floristique en Laurentie*, Imprimerie FIC, La Prairie, 1936.

GAMELIN, Frère Hormisdas, *Le Manganèse et le Fer dans les Conifères de la Province de Québec*, Imprimerie FIC, La Prairie, 1937.

CARON, Frère Irénée-Marie, *Flore desmidiale de la région de Montréal*, Imprimerie FIC, La Prairie, 1939.

BIZEUL, Frère Louis-Arsène, *Contribution to the flora of the Islands of St Pierre et Miquelon*, in *Rhodora*, journal of the New England Botanic Club, juillet, août, septembre, octobre 1927.

LE GALLO, Père, *Le frère Louis-Arsène*, in *Le naturaliste Canadien*, vol. LXXXIX, mars 1962.

RIVIÈRE, Gabriel (F.), *La Flore du Morbihan*, Siloë, Laval, 2007.

Articles parus dans la Chronique des Frères de l'Instruction Chrétienne

ROUSSELIN (Frère Euphrosin-Joseph), *Notre jardin botanique*, L'Écho des missions 1927, N° 78 : 229-232,

ROUSSELIN (Frère Euphrosin-Joseph), *Une visite au jardin botanique*, Chronique 1930, N° 100 : 115.

CARON (Frère Irénée-Marie), *Une saison d'herborisation dans les cantons de l'Est*. Chronique 1933, N° 114 : 377-384.

RULON (Frère Thaddée) : *Frère Ariste Bénard (1876-1945)*, Chronique 1954, N°197 : 395-404.

BIZEUL (Frère Louis-Arsène), *Transfert du musée de Jersey à Ploërmel*, Chronique 1954, N° 197 : 447-455.

CLÉMENT (Frère Charles-Henri), *Frère Euphrosin-Joseph Rousselin*, Chronique 1956, N° 207 : 219-223 ; N° 208 : 302-310.

ANONYME, *Frère Irénée-Marie Caron*, Chronique 1960, N° 223 : 541-546.

ANONYME, *Frère Louis-Arsène Bizeul*, Chronique 1960-1961 N°s 221 :342-346 ; 222 :467-474 ; 225 : 34-37 ; 227 : 203-213 ; 228 :293-300.

NICOLAS (Frère Sébastien), *Le parc botanique du Nivot*, Chronique 1979, N° 299 : 232-233.

LUCAS (Frère Ambrosio), *Et le désert refleurira*, Chronique 1983, N° 314 :186-189.

CUEFF (Frère Célestin-Paul) : *Saint-Pierre et Miquelon. À propos de l'herbier du frère Louis-Arsène*, Chronique 1987, N° 331 : 275-280.

Articles du Ménologe des Frères de l'Instruction Chrétienne

Frère David Gauthier p 123, Frère Téléspore Janvresse, p 404, Frère Elphège Quipoul, p 710, Frère Séricien Quéau, p 794, Frère Barthélémy Mesléard, p 804, Frère Engelbert Desbois, p 1005, Frère Pius-Joseph Burel, p 1455, Frère Euphrosin-Joseph Rousselin, p 1547, Frère Ariste Bénard, p 1586, Frère Louis-Arsène Bizeul, p 1825, Frère Hermas-Marie Gauthier, p 1897, Frère Cléonique-Joseph Bablée, p 1997.

Table des matières

UNE TRADITION MENNAISIENNE Les frères botanistes et autres naturalistes

Introduction	1
I DES GRANDS NOMS DE LA BOTANIQUE ET DES SCIENCES DE LA NATURE 3	
Le frère Cléonique-Joseph BABLÉE (1886-1965)	3
Enfance et vocation.....	3
L'exil, le Canada et les États-Unis.....	5
Premières promenades scientifiques.....	7
Au bureau des études de La Prairie : 1918-1924.	9
Hawkesbury, 1924-1929.....	9
Congé en France.....	10
L'école supérieure Saint-Stanislas à Montréal, 1929-1944.....	10
Activité réduite. Enseignement à l'Université.....	11
Le frère Irénée-Marie CARON (1889-1960).....	13
Études et préparation de la thèse de doctorat.....	14
Mais qu'est-ce qu'une Desmidiée ?	15
Deux années d'exploration.....	16
Le travail de laboratoire	16
Le doctorat.....	17
Les dernières années.....	18
Le frère Hormisdas Gamelin (1899-1989).....	21
Un excellent et talentueux enseignant.....	21
Doctorat en sciences chimiques.....	22
Chercheur, inventeur, architecte	22
Distinctions honorifiques.....	23
Le frère Louis-Arsène Bizeul (1875-1959)	25
Arrivée au Canada.....	25
Le botaniste	27
Le sorbaronia Arsenii.....	28
Autres aires de recherches du frère Louis-Arsène	29
Une découverte inattendue : Le trichomanes speciosum	29
II – PRÉCURSEURS et SUCCESSEURS.....	31
DES PRÉCURSEURS.....	31
Jean-Marie de la Mennais.....	31
Le frère Elphège Quipoul (1837-1899).....	33

Le frère David Gauthier (1855-1909),	34
Frère Engelbert Desbois (1832-1918),	34
Le frère Barthélémy Mesléard (1831-1920)	36
Frère Téléphore-Joseph Janvresse (1846-1922),	37
Frère Pius-Joseph Burel (1879-1931),	38
Le frère Ariste Bénard (1876-1945),	38
Le frère Séricien Quéau (1862-1943)	39
À Tahiti	40
LES SUCCESEURS	41
Frère Pierre Bolloré (1909-2000)	41
Frère Pierre Nicolas (1928-1994)	42
Frère Louis Cherruau (1920-2004),	43
Frère Joseph Moisan (1921-2012)	44
Frère Gabriel Rivière	48
ET AUSSI	56
III LE JARDIN BOTANIQUE DE LA PRAIRIE	57
Frère Euphrosin-Joseph Rousselin,	57
Frère Cléonique Bablée	59
Frère Hermas-Marie Gauthier	61
Utiles repères chronologiques	64
IV LE MUSÉE DE SCIENCES NATURELLES DE PLOËRMEL	70
Les armoires vitrées	72
Les présentoirs	74
Bibliographie	77